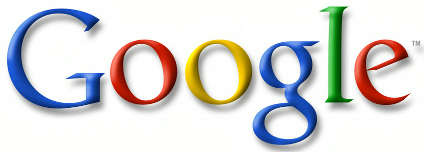





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF



Colet

Complet

3 Fasz[illegible]

LE COMPERE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME III.

Tout ce qui est au dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou prophane; ou abominable. *Tome II, pag. 43.*

LE COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Figures.

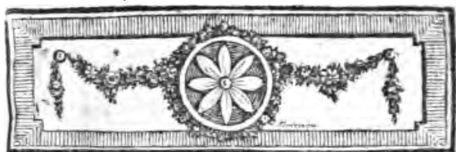
TOME TROISIEME.



A MALTHE;

AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

M. DCC. LXXXVII.



LE COMPERE MATHIEU, OU LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XIX.

Suite de la relation de Diego.

LORSQUE *Ste. Therese* eut fini son histoire, reprit l'*Espagnol*, elle dit à son amie qu'elle étoit passablement instruite de la sienne; mais que comme elle ignoroit le fond de celle de *S. François*, elle la prioit de vouloir la lui conter. *Ste. Claire* acquiesça

avec plaisir à une demande si raisonnable, et parla ainsi :

Le séraphique *S. François*, que voilà, est né à *Assise* en *Ombrie*, ainsi que moi. Après avoir passé les premieres années de sa vie à apprendre le commerce, auquel son pere, qui étoit un riche négociant, le destinoit, il attrapa je ne sais quel *mal* (*a*) en courant le *guilledou* avec ses camarades, et ce mal lui renversa tellement la cervelle, qu'il devint fou. — Fou ! s'écria *Ste. Therese*. — Oui, ma chere, fou, et très-fou ; mais d'une *folie* si admirable, qu'elle servit de modele par la suite à la réformation de la simplicité évangélique.

Le premier exploit que mon compatriote *François* fit en entrant dans la carriere qu'il courut si dignement après cette aventure singuliere, fut de se revêtir de haillons, et de s'aller planter au milieu de soixante à quatre-vingts gueux qui mendioient à la porte de l'église de *S. Pierre* à *Rome* (*b*).

(*a*) *Ferè usque ad vigesimum ætatis suæ annum tempus suum vanè vivendo consumpsit, quem Dominus infirmitatis flagello corripuit, ac in virum alterum subitò transformavit.* JAC. *de* VORAG. *episc. Januens.* in vita S. Francisci. *Vide etiam* S. BONAVENT. in vita ejusd. sancti.

(*b*) *Quandam vice Romam causâ devotionis proficiscens vestimenta sua deposuit, et pauperis cu-*

Après avoir demeuré quelque temps parmi ces truands, il jeta ses guenilles, reprit ses habits ordinaires, et revint à *Assise*; mais sa charité pour ses confreres ne l'abandonna pas. Pour en convaincre toute la terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de voler son pere pour faire l'aumône aux ladres (*c*), et raccommoder une église sur la recommandation d'un crucifix, qui lui avoit fait l'honneur de lui parler (*d*).

Le pere de *François* interprétant mal-à-propos certaines paroles de *Salomon* (*e*), ou

---

jusdam vestimenta induens, ante ecclesiam S. Petri inter pauperes sedit, et cum eis velut unus ex illis avidè mendicavit. Ubi sup.

(*c*) *Assumens magnam pecuniam, ad hospitale leprosorum accessit, et congregans omnes simul dedit singulis eleemosinam, osculans sibi manum.* Barth. Pisan. lib. conform. pag. 37.

(*d*) *Ecclesiam S. Damiani orationis causa ingreditur, et sic imago crucifixi miraculosè alloquitur:* Francisce, vade, repara domum meam quæ, ut cernis, tota destruitur. *Ab ea igitur hora, anima ejus liquefacta est, et crucifixi compassio ejus cordi mirabiliter est infixa. Institit sollicitè ecclesiæ reparandæ, et venditis quæ habebat, cùm pecuniam cuidam presbytero daret, et ille timore parentum recipere recusaret, coram ipso eam projiciens tanquam pulverem vilipendit.* Jac. de Vorag. Ubi sup. -- V. etiam S. Bonavent.

(*e*) Celui qui vole son pere et sa mere, et qui dit que ce n'est pas péché, participe au crime des homicides. *Prov. ch. 28, v. 24.*

plutôt craignant que les pieuses libéralités de son fils ne lui fissent faire un jour banqueroute, le déshérita, et le traîna devant l'évêque pour le faire condamner (*f*). Mais le *saint* n'en fit pas à deux fois ; il se mit nu comme un ver en présence de toute l'assemblée, rendit toutes ses hardes à son pere, et renia le bon homme (*g*), pour apprendre aux parents à respecter leurs enfants ; après quoi, s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, et enveloppé la tête d'un capuchon qu'il forma, il se mit à courir les champs, équipé à peu près comme *Cratès*.

Des actions si saintes et si édifiantes toucherent une infinité de personnes. L'on n'entendoit parler que d'enfants qui avoient volé leurs parents pour faire l'aumône ; l'on ne voyoit que des fils qui avoient renié leurs peres pour s'attacher à Dieu ; l'on ne rencontroit que des gens qui avoient renoncé à tout pour aller mendier, c'étoit à qui admireroit, à qui imiteroit, à qui suivroit le nouvel apôtre (*h*). Bref, en moins de

(*f*) Voyez sa vie.
(*g*) Ibid.
(*h*) *Multi, nobiles et ignobiles, clerici et laïci spretâ sæculari pompâ, ejus vestigiis adhæserunt.* Ubi sup.

quatre ans la moitié de l'*Italie* se trouv obligée de faire la charité à l'autre ; et l quantité prodigieuse de disciples de tou sexe, de tout âge, de toute condition, qu le *saint* personnage se vit, le détermina former un ordre de religieux ; ce qu'il fit la grande satisfaction d'un chacun, n'ayan encore que vingt-sept ans.

Je ne tenois point le moindre rang parm les admirateurs de *François* ; mais je n'osoi le témoigner ; mon pere étoit terrible su cet article ; il regardoit le *saint* comme u fanatique, un écervelé ; il gémissoit de l foiblesse de la raison humaine, en voyan l'ardeur avec laquelle un chacun embrasso un genre de vie, à son avis, si ridicule, méprisable. Cependant je n'eus pas plutô entendu parler de l'établissement que *Fran çois* venoit de faire, que je résolus de m' faire agréger.

Pour cet effet, je m'échappai une nuit d la maison de mon pere (*i*) ; je courus a monastere de *sainte Marie-des-Anges*, o ayant été reçue, fêtée, régalée comme un divinité par cet homme admirable, je fu prêchée, bénie, tondue, puis dépouillée de habits du siecle, revêtue de l'habit de l'or

(*i*) Voyez la vie de Ste. Claire.

dre, menée chez les *bénédictines* de *Pazzo*, et de-là dans une vieille église, où je devins, non pas une simple réformatrice comme vous, ma chere sœur, mais bien la fondatrice des *damianites* (*k*), ordre fameux, où les femmes vont sans chemise comme les *capucins*, sans caleçons comme les singes, et nu-pieds comme les poules; croupissant, par humilité, dans l'ordure et la vilenie, inséparables de notre sexe; psalmodiant, priant, méditant, gémissant, jeûnant sans cesse, et faisant tout ce qu'elles peuvent pour tourmenter leurs corps, et faire enrager le diable.

Je ne fus pas long-temps sous la direction de l'homme de Dieu, sans atteindre à un si haut degré de perfection, que je servois de modele à toutes les saintes femmes qui avoient quitté le monde ou leurs maris pour embrasser ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection étoit encore bien éloignée de celle de mon directeur. *François* étoit devenu si humain, qu'il se seroit plutôt laissé manger des poux, que d'en tuer un; il étoit si humble, qu'il appelloit les élémens, les plantes et les animaux *ses*

(*k*) Ibid.

freres (*l*); il étoit si fervent, qu'il prêchoit aux oiseaux, aux poissons, aux moutons et aux chevaux (*m*); il étoit si respectable, que malgré l'air hideux qu'il avoit acquis par sa maniere de vivre, les oiseaux le caressoient, chantoient avec lui, et se taisoient lorsqu'il le leur ordonnoit (*n*).

Les oiseaux n'étoient point seuls dociles à sa voix; les autres animaux, le feu même lui obéissoient. Un jour qu'un chirurgien se disposoit à lui cautériser les tempes pour une fluxion qu'il avoit sur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud: mon frere le feu, fais-moi l'amitié de tempérer ta chaleur, et de ne me brûler que le plus doucement que tu pourràs: ce que son frere le feu fit (*o*). Une autrefois qu'il prêchoit dans un endroit où il y avoit un âne si fougueux, qu'il troubloit tout l'auditoire, il dit: mon frere l'âne, tiens-toi tranquille, et laisse-moi prêcher. — Son frere l'âne se mit la

(*l*) (*m*) (*n*) Voyez *Barth. de Pis.* S. Bonaventur. *ubi sup.* et toutes les vies de *S. François.*

(*o*) *Ferrum etiam ignitum B. Franciscus allocutus est, dum à medico in ejus carnem propter dolorem oculorum profundari deberet, dicens: mi frater ignis! esto mihi in hoc propitius, esto in hoc curialis; precor te ut tuum mihi calorem temperes ut suaviter urentem valeam sustinere. Quod et fecit.* Barth. Pis. ubi sup. p. 135.

ête entre ses jambes, et ne rémua plus (*p*).

Cet âne-là avoit son bon sens : ainsi il 'est point étonnant qu'il obéît si facilement. Mais voici l'histoire d'un autre animal qui toit dans le cas de ne pas entendre raison. In loup enragé entra un jour dans une ville, nordit un grand nombre de personnes, et épandit une épouvante générale. *François* yant appris cette aventure, vint trouver animal, et lui dit : mon frere le loup, si u veux me promettre de ne plus faire le iable à quatre, comme tu as fait jusqu'ici, es bourgeois de cette ville te nourriront. — Le frere le loup fit signe de la tête u'il ne demandoit pas mieux. — Assure-noi donc de ta promesse, reprit le saint omme. — Le frere le loup leva la patte roite, et la mit très-poliment dans la main u frere *François*. Alors le frere *François* it au peuple : mon frere le loup, qui est ci présent, promet de vivre en paix avec ous, si vous consentez de le nourrir comme doit l'être : ce dont je suis caution. — Toute l'assemblé promit de ne rien laisser nanquer au loup. Alors le saint personnage

---

(*p*) *Asino, quem nemo tenere poterat, dixit : fra-r asine ! sta in quiete, et mitte me prædicare pulo. Statim asinus posuit caput inter crura sua, stetit quietus.* Id. p. 146.

dit : et toi, frere le loup, promets-tu de garder ta promesse ? Le loup se mettant à genoux, et levant derechef la patte droite, fit entendre par gestes qu'il n'étoit point loup à violer ce qu'il avoit promis. En effet, l'animal vécut encore deux ans, cherchant sa pitance de porte en porte, et dans une profonde paix, non-seulement avec les hommes, mais encore avec les chiens de la ville et des environs (*q*).

Quoique mon compatriote aimât beaucoup ses freres les animaux, il ne laissoit point de les punir lorsqu'ils commettoient quelque cas un peu grave. Il maudit une truie pour avoir tué un agneau par bétise; et la malédiction eut son effet (*r*). Il n'étoit pas plus traitable lorsque quelques mal-intentionnés l'interrompoient dans ses sermons. Un jour une femme s'étant avisée de sonner une clochette tandis qu'il prêchoit, il lui enjoignit de se tenir tranquille; mais cette femme continuant toujours, il com-

(*q*) Barth. Pis. *ubi sup.*

(*r*) *Cuidam porcæ quæ agniculum occiderat ipsâ nocte natum, B. Franciscus maledixit, nè ullus commederet ex illa, homo et bestia, et statim incæpit infirmari, et per triduum angustiata doloribus, mortua nulli fuit escafamelico.* Barth. Pis. ubi sup. p. 148.

manda à Satan de l'emporter, et Satan l'emporta (*s*).

A propos de Satan ou du diable, ce qui est là même chose, je veux, ma chere sœur, vous conter un des tours que *S. François* lui jouoit de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'ennemi du genre humain est continuellement aux aguets, qu'il étudie le foible des hommes et qu'il ne manque point de profiter de ce foible pour les faire tomber dans des pieges qu'il leur tend. Or, voici ce qui arriva. Le serviteur de Dieu étoit un peu enclin à la lubricité; et comme la mollesse et l'oisiveté sont la source de ce vilain péché, c'étoit aussi par-là que l'ennemi commun formoit

---

(*s*) *Francisco prædicante mulier cymbalum pulsabat. Franciscus jussit illam tacere, et noluit. Tunc dixit Franciscus : tolle, tolle, diabole, quod tuum est. Statim capta est mulier misera, in aerem levata, ampliùs non visa est.* In. p. 112.

Le *Martyrologium Franciscanum*, composé par le pere *Artur de Moustier*, (Artur à monasteriò) *récolet*, fut imprimé pour la premiere fois à Paris, en 1638, *in-fol.* et pour la seconde fois, en la même ville, en 1653, aussi *in-fol.* avec privilege du roi. Il est dédié au cardinal de *Richelieu*, et approuvé par *Raphaël Gault*, provincial des récolets de Paris; par *N. Mazure*, *P. D. Coquerel* et *M. Grandin*, tous trois docteurs en théologie de la faculté de ladite ville; *item*, par *Vincent Moret*, *Jacques Dubois*, *Placide Gallemant* et *Gilles de S. Jacques*, tous quatre récolets, définiteurs et lecteurs en théologie.

ses attaques. Un jour du mois de janvier, que le saint homme étoit en priere dans sa cellule, le diable vint à lui, et lui dit : mon pauvre *François*, pourquoi abreges-tu tes jours par les veilles et la mortification ? Ne sais-tu pas que le repos est le soutien de la vie, et l'arc-boutant de la santé ? Ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reste pour faire pénitence ? — Vous vous imaginez peut-être que le *saint* perdit son temps à quelque repartie vague et inutile ? Point du tout ; il se déshabilla nu comme la main, en présence de son adversaire ; il ouvrit la porte de son taudis, et puis, zeste, il partit comme un éclair, traversa les haies comme un sanglier, et courut se fourrer au beau milieu d'un buisson d'épines, qui le déchirerent depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Satan aimoit trop sa peau pour poursuivre sa proie jusque dans cette singuliere espece d'asyle. *François* y triompha à loisir ; et ce qui est bien plus admirable, c'est que le ciel honora le triomphe de son serviteur en répandant une lumiere éclatante sur le buisson, en le chargeant subitement d'une grande quantité de roses, aussi fraîches que celles du mois de juin (*t*). Mais si le saint homme savoit

(*t*) Voyez sa vie.

garder son ame des embûches que son ennemi tendoit à son innocence, il ne pouvoit pas mettre son corps tellement à l'abri des griffes du diable, que celui-ci ne le rossât de temps en temps, à un tel point que tout le monde en avoit pitié. (*u*). Enfin, c'est assez parler de ces choses; il est temps de vous rapporter l'histoire de ce prodige inoui, de cette grace ineffable, dont ce grand saint fut favorisé du ciel par préférence à toutes les créatures de l'univers.

François s'étoit retiré, sur la fin de sa vie, sur une des plus hautes montagnes de l'*Apennin*, pour y vaquer plus à loisir aux méditations sublimes, auxquelles il s'étoit entiérement adonné; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne me vînt voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devoit me rendre sa visite accoutumée, je le vis crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, marchant de côté comme les crabes, ayant les pieds et les mains enveloppés de chiffons, et un emplâtre sur l'œil gauche. Je lui demandai qui l'avoit ainsi accommodé: ma chere *Claire*! s'écria-t-il d'une voix languissante, le seigneur s'est manifesté à son serviteur d'une

(*u*) Ibid.

maniere.... Ah ! ma chere, quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un misérable ! — Comme il louoit Dieu de toutes choses, je ne pus rien comprendre à ses exclamations. Est-ce que Satan vous a encore houspillé, lui dis-je ? — Non, ma chere amie, non ; vous allez entendre : le jour de l'*exaltation de sainte Croix*, au matin, comme je sortois de mon réduit, je vis un SÉRAPHIN *à six ailes* (*x*), qui descendoit des nues, environné d'une lumiere si éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorsque le *séraphin* fut près de moi, il me demanda si je n'avois rien à lui donner : je lui répondis que non. Alors Jesus-Christ, car c'étoit lui-même sous cette forme *séraphique*, m'imprima les marques de sa passion (*y*), et je ressentis à chaque impression une douleur si violente, que les bois et les rochers des environs retentirent des cris perçans que je jetai. Cette opération étant finie, le Sauveur

(*x*) *Tanquam speciem* Seraph. *cum sex alis, etc.* V. sa vie, et le martyrolog. Francisc. p. 453.

(*y*) *De hac admiranda et inaudita omnibus sæculis stigmatum impressione, per Christum Dominum in corpore seraphici patris divi Francisci, agunt* Lucas, Tudensis episcopus, *lib.* 2, *advers. Albigens.* — D. Bonaventur. *in magna et parva legenda S. Francisci.* -- B. Antonius, *part.* 3. *hist.* — *Martyrolog. Francisc.* p. 453.

disparut ; les plaies qu'il m'avoit faites demeurerent ouvertes ; le sang en ruisselle encore ; et je regarde cet événement au-dessus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

Quoique j'eusse été toute ma vie très-disposée à croire les événemens les plus extraordinaires et les plus miraculeux, je vous avoue, ma chere, que le récit de *François* révolta ma crédulité. Le saint homme s'en apperçut, et me demanda si je doutois encore de la vérité de ce prodige. — Oui, mon pere, lui répondis-je, j'ai cru jusqu'aujourd'hui toutes vos visions, vos extases, vos querelles avec le diable, parce que rien de tout cela ne répugnoit à cette foi simple et docile, qu'une bonne catholique doit avoir pour les choses de cette espece. Mais pour votre *stigmatisation*, je ne la croirai de ma vie ; c'est une illusion, un prestige, une opération du diable, qui s'est transformé en ange de lumiere pour vous surprendre, ou plutôt vous êtes un.... Ah ! mon pere ; notre divin Sauveur, qui a daigné descendre ici-bas, et mourir pour nous d'une mort cruelle et ignominieuse, est monté au ciel après sa résurrection triomphante ; il est assis à la droite de son pere, d'où il ne doit des-

cendre que pour juger tous les hommes. Il est impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il descende sur la terre pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des choses.... Ah! mon pere, si le ciel se sert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devroit être pour exterminer ces imposteurs abominables, qui, par un zele indiscret, pour des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des mensonges énormes, des blasphêmes horribles, des sacrileges exécrables, en faisant intervenir le nom de Dieu, son opération immédiate, la présence de son divin fils, dans leurs inventions diaboliques, dans leurs maneges impies... Retirez-vous de moi; votre vue m'est en horreur; vous n'êtes plus à mes yeux qu'un monstre vomi par l'enfer.. J'allois poursuivre; le saint ne m'en laissa pas le loisir; il se jeta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, et en hurlant si épouvantablement, que *frere Illuminé*, qui l'avoit accompagné, et qui, par discrétion, nous avoit laissés seuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avoit donné lieu au carrillon que le saint homme faisoit. Je lui contai naïvement ce qui en étoit. Alors le compagnon de François s'écria: quoi! malheureuse, vous avez osé douter un instant de la vérité de

ce que l'homme de Dieu a daigné vous confier ! ô aveuglement funeste et déplorable ! Comment ne pas croire un homme que Dieu a chéri par-dessus toutes les créatures ; un homme, par lequel il lui a plu manifester sa gloire, sa puissance et son amour (*a*) d'une maniere extraordinaire ; un homme, qu'il a choisi pour être ici-bas, par ses peines et ses souffrances, par son humilité, sa patience et sa résignation, un second rédempteur des hommes (*b*) ; un homme enfin, dont les écrits, ou plutôt la *regle* qu'il a composée, est le vrai livre de vie, l'espoir du salut, le gage de la gloire, la moëlle de l'évangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du paradis et le contrat de l'alliance éternelle (*c*) ? Ce n'est pas tout, vous avez osé ajouter que ce divin Sauveur, qui est aujourd'hui assis à la droite de son pere, ne descend plus sur la terre : n'avez-vous point considéré que si avant son incarnation il a daigné quelque-

(*a*) Barth. Pisan. *in libro conformit.* -- Bayle ; *diction. hist. au mot François.*

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Librum vitæ, spem salutis, arrham gloriæ ; medullam evangelii, viam crucis, statum perfectionis, clavem paradisi, pactum fœderis æterni.* Wadinghus ad finem regulæ S. Francisci, in opusculis ejus. sanct. tom. II.

fois

fois se manifester aux hommes sous de apparences sensibles (*d*), comme à *Agar* près de la fontaine du chemin de *Sur* (*e*) à *Abraham*, dans la vallée de *Mambré* (*f*) à *Jacob*, lorsqu'il lutta avec lui (*g*); *Moïse*, dans le buisson ardent et parmi le éclairs du *Mont-Sinaï* (*h*); *à Josué*, prè de *Jéricho* (*i*); aux *Israélites* à *Bokim* (*k*) à la femme de *Manoab*, à *Tsorba* (*l*); *Zacharie* enfin, à la tête d'une troupe d cavaliers, montant des chevaux de toute couleurs (*m*). Si, dis-je, le fils de Die s'est manifesté alors de tant de façons s différentes, pourquoi osez-vous affirmer d'une audace extrême, qu'il ne l'a plus fa depuis son ascension dans le ciel? L'époqu de notre rédemption seroit-elle celle de l

---

(*d*) Par-tout où l'on trouve dans l'ancien testa ment, l'*ange* de l'*Eternel*, l'*Eternel apparut*, faut entendre, par ces mots, le fils de Dieu, seconde personne de la Trinité, l'envoyé de l'E ternel, le Messie. Tel est le sentiment des plus fa meux interpretes.

(*e*) *Genes. XVI*, 7 et suiv.

(*f*) *Ibid XVIII*, 13-17.

(*g*) *Ibid. XXII*, 24-25.

(*h*) *Exod. III*, 2 et suiv. -- *Ibid. XX*. -- *psa* *CIX*, 88.

(*i*) *Josué V*, 13-15.

(*k*) *Juges II*, 1.

(*l*) *Ibid XIII*, 3-18.

(*m*) *Zachar. I*. 8-17.

fin de son amour pour nous, de ses soins paternels, de sa puissance, et de l'opération de ses merveilles ? Avez-vous bien pesé les suites de cette assertion impie ? Ah, ma sœur ! si ce que vous dites étoit vrai, les écrits de tant de saints personnages, les martyrologes, les légendes, qui nous rapportent le contraire, les décisions des souverains pontifés qui les confirment, ne seroient plus que des impostures affreuses ; la sainte et respectable tradition que l'église tient, la foi de tous les fideles sur les apparitions réitérées de Jesus-Christ, depuis son départ d'entre les hommes, ne seroient plus qu'une illusion odieuse.... Ne m'en dites pas davantage, m'écrié-je ; je crains que la terre ne s'ouvre sous moi, et ne m'engloutisse à l'instant. Ah, mon frere ! ayez pitié d'une malheureuse, ayez pitié de ma foiblesse.... En finissant ces mots, un tremblement universel me saisit, tout mon sang se glaça, une pâleur mortelle se répandit sur mon visage, mes yeux se couvrirent de ténebres et de larmes, mes sens se troublerent, mes forces m'abandonnerent, et je tombai à la renverse. L'on m'emporta sur mon grabat, et je ne recouvrai ma connoissance que pour pleurer amérement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu et à son serviteur d'une incrédulité

sans exemple, et dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

Je vous avoue, dit *Ste. Therese*, que j'avois lu une partie de toutes les choses que vous venez de me conter, dans le *livre des conformités de S. François avec Jesus-Christ;* mais comme de mon temps ce livre fut attaqué de toutes parts, et qu'il tomba en discrédit, je cessai de le lire, et je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choses merveilleuses qu'il contenoit, et particuliérement l'article de la *stigmatisation*, qui me parut au-dessus de toute créance.—— Quoi! ma sœur, reprit *Ste. Claire*, pour les vaines invectives de quelques hérétiques infâmes (*n*), vous avez négligé la lecture d'un livre rempli de religion et de piété; un livre composé par un homme célebre par son érudition, sa sainteté, et les miracles qu'il a faits (*o*); un livre qui ne contient rien de plus surprenant que ce que tant d'auteurs fameux ont écrits de ce saint homme (*p*); un livre enfin, qui ne rapporte

(*n*) Erasme Alberus, Conrad Babius, dans l'*alcoran des Cordeliers*, et autres.

(*o*) *Opus est catholicum, et pietate plenum, cujus autor est B. Bartholomæus Pisanus, nostri instituti alumnus, vir utique sanctitate et eruditione præclarus.* Martyrolog. Franciscan. §. 122.

(*p*) Tels que *S. Bonaventure, S. Antonin, Jac.*

rien que le grand *S. Antonin* n'ait rapporté de *S. Dominique* (*q*). D'ailleurs si les histoires de *S. François* ne vous touchoient pas, les bulles que les papes ont données pour la confirmation des prodiges que le ciel a opéré pour glorifier son serviteur, ne devoient-elles point vous convaincre de la réalité de ces merveilles, et sur-tout de la *sacrosaintisation* (*r*), dont tout l'ordre séra-

---

de Voragine, *Surius*, *Villegas*, *Lippomanus*, *René Benoît*, *Haræus*, *Lippelo*, *Ribadeneira*, *Picquet*, *Doublet*, *Gazet*, *Binet*, *Antoine de Ste. Marie*, *Nicolas de Bruges*, *Gonon*, *Simon Martin*, *Beurrier*, *Nicolas Oudard*, *Baronius*, *la Saussaye*, *Warner*, *Schedel*, *Volterranus*, *Sabellicus*, *Noucler*, *Salazar*, et tous les monumens, les chroniques, les annales, les bréviaires, les missels de l'ordre de S. François, ainsi que le martyrologe Romain.

(*q*) *Liber viri religiosissimi atque doctissimi, sanctitate vitæ et gloriâ miraculorum illustris, qui impunè arguitur ex eo quòd institutorem sui ordinis*, sanctum Franciscum, *miris, sed veris laudibus extulerit : nil enim dicit quod* S. Antoninus *non fuerit effatus de* S. Dominico, *ut intuenti parebit.* Id. Martyrolog. 540.

(*r*) *De hac admiranda et inaudita omnibus sæculis sacrorum stigmatum impressione per Christum Dominum in corpore seraphici patris, divi Francisci, agunt* Lucas, Tudensis episcopus, lib. 2, advers. Albigens. -- D. Bonaventura in magna et parva legenda sancti Francisci. -- B. Antoninus, 3. part. histor.

Ad hæc, singulare hoc divi Francisci privilegium (scilicet stigmatisationis) commendant et

phique célebre annuellement la fête avec autant de pompe et d'éclat que celle de la

---

extollunt pontificum plurima diplomata. Primum est Gregorii IX, ad universos fideles per Teutonicam constitutos, incipit, confessor Domini gloriosus *: sub datum Viterbii, nonis april. pontificat. 2.* -- *Item ad Fridericum, episcopum Olmucensem, in Moravia, incipit,* usque ad terminos orbis. -- *Iterum, ad priores et provinciales ordinis prædicatorum, incipit,* non minus dolentes.

Secundum est Alexandri IV, ad universos ecclesiæ prælatos, ann. 1255*, incipit* benigna operatio *: sub datum Agnaniæ* 4*, kalend. novemb. pontif.* I. -- *item ad universos archiepiscopos et episcopos per castella et legionis regna in Hispania constitutos, ann.* 1259*, incipit,* quia longum esset *: sub datum ut supra an. pontificatûs V.* -- *Tandem ad cunctos Christi fideles, incipit,* Grande ac singulare miraculum.

Tertium Nicolai III, ad universos Christi fideles incipit, litteras fœlicis recordationis Greg. pap. IX, prædecessoris nostri. --- *Item in sua explicatione regul. Franscican. quæ incerta est corpori juris canonici, inter extravagantes communes, in sexto : sub titul.* De verbor. significatione. *incipit,* exiit qui seminat.

Quartum est Nicolai IV*, ann.* 1291*, ad priorem provincialem fratrum ord. prædicat. prov. Tuscæ, incipit,* cum ad aures nostras *: sub datum Romæ apud sanctam Mariam majorem* 12*, kalend. decemb. pontificat.* III.

Quintam: rem sic adeò admirabilem, ac tantoperè testatam Benedictus papa XI*, anniversariâ solemnitate, duplici officio ecclesistico celebrari voluit decimo-septimo septembris : quem ritum postea universus ordo in capitulo generali, anno* 1343*. Cadurci in Galia celebraro, gratanter accepit.*

nativité du Sauveur ? Ah, ma chere sœur ! si j'eusse eu la millieme partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me serois bien donné de garde de prendre le saint pour un menteur, lorsqu'il me le conta. Enfin, une marque incontestable de ce dernier fait, un argument convaincant qui doit fermer la bouche aux plus incrédules touchant l'article des *stigmates*, est que le corps de *François* est encore aujourd'hui derriere le grand autel des *Franciscains d'Assise*. Ce corps est debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le Sauveur y imprima, et dont le sang ruisselle encore. Il est vrai que depuis un certain temps le ciel, pour des raisons à lui connues, a mis un obstacle invincible à l'ouverture du caveau où ce trésor est conservé : mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le pape *Nicolas V*, accompagné d'un évêque et de plusieurs autres personnes ; par *Sixte IV*, accompagné de trois cardinaux, du duc de *Milan*, et d'un autre

Tandem Paulus V, pont. max. licentiam generalem dedit, anno 1616, omnibus clericis regularibus et sæcularibus, ut possent hâc die recitare officium divinum de sacris stigmatibus divi Francisci. Martyrolog. Franciscan. pag. 453 et seqq.

personnage d'*Assise*; il a encore été vu par un gentilhomme en 1590; *Pie V* eut aussi la même curiosité, pour cet effet il manda au ministre général de l'ordre de faire ouvrir ce caveau, mais en vain; le temps étoit venu où les efforts de tous les maçons de l'univers n'étoient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de la muraille qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépôt sacré (*s*).

Voilà, ma chere sœur, les principales

(*s*) *Corpus ejus* (S. Francisci) *exsangue, adhuc erectum in pedes, integrum, illæsum, opertis sublatisque in altum occulis, cælum aspiciens, vulneribus illis quoque recentem manantibus sanguinem, conservatur. Ita visum est à Nicolao V, pap. ann. 1449, cum quodam episcopo Gallo, et nonnullis aliis. -- Idem viderunt Sixtus IV, pont. max. cardinales, Ægidius Carillius, Albonotius et Astergius, olim Beneventanus archiepiscopus, presbyter tituli sancti Eusebii, tum Franciscus Sphortia, dux Mediolanensis, et viri quidam Assisiates: tum Galeottus à Galeottis de Bistochio, vir illustris, ann.* 1509, *die* 18 *decembris. Præterea, invenio venisse Pio V, pont. max. in mentem sacrum hoc videre depositum, strictèque mandâsse Joanni Pico Camerti, ministro generali patrum conventualium, ut curaret aperii cryptam, in qua continebatur talis thesaurus, sed frustra; quod quidem divino numine factum esse creditum est.* Martyrolog. Franciscan. pag. 455. -- Hac de rescripserunt etiam Tossanius. -- Marc. Ulysspon. -- Sedulius Wadinghus. -- Salazar. -- Cousnus, etc.

choses qui regardent la vie de cet homme admirable, que l'on peut regarder comme un médiateur entre Dieu et les hommes, comme un autre sauveur du monde, puisque *S. Dominique* et lui se sont trouvés dignes d'appaiser le courroux de l'Eternel, lorsqu'il voulut foudroyer la terre pour les péchés du genre humain (*t*).

(*t*) Voici le fait. Lorsque *S. Dominique* étoit à *Rome*, il vit un jour, non en songe, ni en extase, ni en aucun autre état que ce puisse être, où l'imagination entre pour plus des trois quarts; mais *vigilanter*; c'est-à-dire, étant éveillé, ce *saint* vit, dis-je, le ciel ouvert, et Jesus-Christ se levant de la droite de son pere pour exterminer tous les pécheurs de la terre. Rien ne pouvoit l'appaiser, c'étoit fait de l'espece humaine; les prieres même de la Ste. Vierge n'étoient point capables de fléchir sa justice irritée. Mais cette mere féconde en ressources, lorsqu'il s'agit de faire du bien, dit à son fils qu'elle avoit deux serviteurs qui étoient en état de convertir tous les hommes, et de les ramener à la résipiscence. Alors elle lui montra *S. Dominique*, et Jesus-Christ approuva le sujet; elle lui montra aussi *S. François*, qui fut approuvé de même; et la fin du monde fut reculée. Le lendemain de cette vision admirable, *S. Dominique* étant allé à une église, reconnut le collegue qu'on lui avoit destiné la veille pour une œuvre si salutaire; il lui sauta au cou, l'embrassa tendrement et lui dit: *Tu seras dorénavant mon compagnon; nous allons courir la même carriere, dans laquelle aucun ennemi ne prévaudra contre nous.*

Comme les auteurs respectables qui rapportent ce fait, font tenir à J. C. et à sa sainte mere un dia-

Quant

Quant à ce qui regarde l'ordre célebre que le *saint* a institué, j'ose dire que cet

---

logue assez trivial et indécent, je me suis fait scrupule de le rendre en *françois*; ceux qui entendent le *latin* pourront le voir dans le passage suivant.

Romæ igitur nocte quadam orationi incumbens, vigilanter vidit ad patris dexteram exurgere filium in ira sua, ut interficeret omnes peccatores terræ, et disperderet omnes operantes iniquitatem: stabat autem in æthere aspectu terribilis; et contra mundum in maligno positum, lanceas tres vibrabat: quibus superborum cervices erectas transfigere, primam; alteram, quâ cupidorum viscera effunderet; tertiam, quâ concupiscentiis carnis deditos perforaret: cujus iræ dum NEMO posset resistere, occurrit propitia Virgo Mater, et pedes amplectens ejus, rogavit ut parceret eis quos redemerat, et justitiam misericordia temperaret: ad quam filius: nonne vidis, inquit, quantæ mihi irrogantur injuriæ? justitia mea tanta mala non sustinet impunita. Tunc mater: tu scis, ait, qui omnia nôsti, quia est hæc via per quam eos ad te reduces: habeo servum fidelem, quem mittes in mundum ut verba tua annuntiet eis, et convertentur ad te omnium salvatorem; alium quoque habeo servum, quem ei dabo adjutorem, ut similiter operetur, Filius, dixit: ecce placatus suscepi faciem tuam: verumtamen ostende mihi quos velis ad tantum officium destinare. Tunc domina mater obtulit B. Dominicum Jesu-Christo: et ait Dominus matri: benè et studiosè faciet quod dixisti: obtulit quoque et sanctum Franciscum, quem similiter Deus laudavit. Sanctus ergo Dominicus in visione considerans socium diligenter quem priùs non noverat, in crastinum eum in ecclesia, ex iis quæ in nocte viderat, recognovi, et in oscula sancta ruens, et sinceros amplexus, dixit: tu es socius meus, tu curres pariter mecum: stemus simul, et nullus adversarius prævalebit. Visionem

ordre l'a emporté, et l'emportera toujours sur tous les autres, tant par sa sainteté, son zele, ou la dignité des personnes qui l'ont embrassé. Cet ordre peut se glorifier d'avoir produit plus de trois milles saints, canonisés ou béatifiés, ou martyrs, ou confesseurs illustres par la sainteté de leur vie et par leurs miracles ; d'avoir fourni six papes à l'église, et plus de dix-huit cents autres sujets, tant cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et légats ; d'avoir vu dans son sein plus de cent per-

---

etiam narravit illi, ex tunc ergo facti sunt cor unum et anima una in Domino. *V. S. Antonin. Florent. archiepisc. hist. S. Dominici. Part.* 3, *cap.* 3, *tit.* 23. -- *Martyrolog. Francisc. in prolog. pag.* 30 *et seqq.*

Si des écrivains fameux se sont fait gloire d'employer leur plume à nous transmettre une histoire si extraordinaire, de grands peintres se sont cru aussi très-honorés de consacrer leur pinceau à la perpétuer. Entre le grand nombre de tableaux du célebre *Rubens*, l'on peut voir celui du maître-autel des *récolets* de *Gand*, où cette histoire est ainsi représentée. Jesus-Christ armé de la foudre, ayant le regard menaçant et terrible, est dans le haut de ce tableau ; la Vierge, prosternée aux pieds de son fils, le conjure, par le sein dont elle l'a allaité, d'épargner le monde qui se voit au bas ; mais Jesus-Christ, insensible aux prieres de sa mere, va lancer son tonnerre, lorsqu'appercevant *S. François* qui couvre le globe de son manteau, sa justice se trouve appaisée.

sonnages de la plus haute dignité, tels que des empereurs, des impératrices, des rois, des reines et des enfans de rois; plus de sept cents autres personnes de la premiere distinction, tels que des princes et des princesses, des ducs et des duchesses, des marquis et des marquises, des comtes et des comtesses (*u*).

(*u*) Madame *Ste. Claire* a raison; car voici ce que je trouve dans l'*arbor epilogica* d'*Algezira*, dressé après le chapitre général de l'ordre de *S. François*, tenu en 1625.

Ordo S. Francisci habet.

Sanctos canonisatos,	27
Beatificatos,	606
Martyres,	920
Confessores, qui vita sanctitate et miraculis floruerunt,	1630
Pontifices,	6
Cardinales,	57
Patriarchas,	12
Archiepiscopos,	128
Episcopos,	590
Legatos et oratores à pontificibus et regibus destinatos,	270
Imperatrices,	4
Reges,	20
Reginas,	20
Filios et filias regum,	55
Archiduces,	1
Principes,	7
Duces,	20
Marchiones,	34
Archiducissam,	1

Cet ordre enfin, compte encore aujourd'hui plus de cinq cents mille sujets répandus dans toutes les parties du monde, (*x*), où leurs travaux, leurs vertus, leurs

---

Principissas, ...	7	
Ducissas, . . .	46	
Marchionissas, . .	26	
Comitissas, ...	32	
Filios et filias hujusmodi principum, ...	368	
Inquisitores, ...	84	

Exceptis iis qui nunc ordinarii sunt Spoleti, Fulginii, Reatæ, Florentiæ, Venetiæ, Ragusiæ, Istriæ, Bosniæ et Dalmatiæ.

(*x*) Fratres conventuales habent

Provincias, . . .	31	
Vicarias, . . .	7	
Divisias in custodias, .	108	
Conventus, . . .	1509	
Fratres, ...		30000

Fratres conventuales reformati habent

Conventus	50	

Fratres observantes habent

Provincias, ...	95	
Custodias, ...	5	
Vicarias, ...	24	
Domos in Indiis in quibus doctrinam christianam proponunt, .	127	
Collegia, ...	6	
Conventus, ...	2300	
Fratres, ...		163900

N. B. *Hisce annumerantur discalceati et recolecti*

Fratres capucini habent

Provincias, . . .	42	

exemples servent de base et d'appui à la religion chrétienne, et prouvent aux incrédules du siecle qu'un tel institut est l'ouvrage même du très-haut; et que si le patriarche de la besace fut aussi fou que mon pere l'a cru, ce fut de cette folie sage et salutaire qui l'emporte sur le bon sens ridicule et méprisable, sur cette fiere et damnable raison, que les gens du monde prennent pour un rayon de la divinité, et pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous voyez par tout ce que vous venez d'entendre, ma chere, que l'on peut aller au ciel par des routes différentes : vous avez mérité ce bonheur par la *mysticité*, *S. François* par ses visions, et moi en me tourmentant; mais je ne sais par quel

---

Conventus, . . . 1240
Fratres 17205

FRATRES TERTII ORDINIS habent
Provincias, . . . 17
Conventus, . . . 327
Fratres, ... 3850

Monasteria MONIALIUM sanctæ Claræ conceptionis, ANNUNTIATARUM, CAPUCINARUM.
Excedunt numerum, . . 3850
Religiosæ, ... 73909

TERTIARUM *vero non est numerus*,
ALGEZIRA ubi sup.

moyen ce vilain M. *Rabelais*, que je hais plus que le diable, est parvenu en ces lieux. O maudit brouillon, bouffon, railleur, débauché, ivrogne, apostat (y);

(y) *Sainte Claire* n'est point la seule qui ait honoré maître *Rabelais* de pareilles épithetes : l'auteur du martyrologe Franciscain ne l'a point épargné davantage. Après avoir accoutré d'importance *Guillaume de S. Amour, Erasme, et les centuriateurs de Magdebourg*, voici comment il habille le curé de *Meudon* : « Nec mòror Franciscum Rabelæsium : quippe qui (ut ex aliis loquar) nil aliud studuerit, nisi ut lutulenta sus, cum quovis, in omni voluptatum genere, maximè commessationibus et ebrietatibus, sine ulla intermissione volutaretur. Cui ad absolutam improbitatem nihil deesse potest : cuique, neque Dei metus inest, neque hominum reverentia; qui omnia divina humanaque proculcat et ludibrio habet. Quia Diagoras magis de Deo præsposterè sensit ? Quis Timon de rebus humanis pejus meruit ? Qui miseras etiam chartas nefandis scriptionibus polluit, venenum vomit, quod omnes longè latèque Regiones dispergat : maledicentias et convitia in omnes passim ordines jectat. Religiosos cœtus cavillari peritissimos; bonos viros, ac pietatis studia, honestatis item jura proscindit; homo impius et impurus, impotenterque dicax, et improbitatis invictissimæ; bonorum morum, publicæque honestatis labes, turpitudinis nota inustus; irrisorum princeps Sænnio præcipuus, vir omnium horarum, Baccho temulentior; Lucianus alter et Cynicus; cui somnus et ingluvies; Bacchus ac Venus, ejusque pars sibi in æternum. Inter perditos nebulones primarius, Scurra, Nasutus et Comædus insignis; sine fide, absque religione, apostata, sacrilegus, hereticus, athæus. *Prolog. Martyrol. Franciscan.* p. 24.

faut-il que je te voie ici parmi tant d'honnêtes gens ? — Taisez-vous, vieille sotte, dit *Rabelais*, il y a une heure que vous braillez sans savoir ce que vous dites.

« Je viens à *François Rabelais*, qui, ainsi qu'une truie infâme, n'eut d'autre plaisir toute sa vie que de se vautrer dans la fange de toutes sortes de voluptés, notamment dans celle de la gourmandise et de l'ivrognerie ; qui fut un des plus parfaits coquins que la terre eût jamais porté ; sans crainte de Dieu, sans respect pour les hommes, méprisant ou tournant en ridicule toutes les choses divines et humaines ; un homme plus impie que *Diagoras*, plus ennemi du genre humain que *Timon* ; qui a inondé l'Europe entiere de sa morale empoisonnée, de ses livres abominables ; qui a accablé de calomnies odieuses, de médisance ou de raillerie tous les ordres religieux ; le détracteur des honnêtes gens, de la piété, de l'honnêteté ; un impie, un impudique, un moqueur effréné, un coquin déterminé, la ruine des bonnes mœurs et de toute bienséance ; un infâme, et le pere de tous les railleurs, plus ivrogne que *Bacchus* même ; un second *Lucien*, un cynique fieffé, qui n'avoit d'autre soin que de dormir, manger, boire et rire : le plus grand fourbe, le plus hardi bouffon, le plus effronté charlatan que l'on eût jamais vu ; en un mot, un homme sans foi, sans loi, un apostat, un sacrilege, un hérétique, un athée. »

Le révérend pere *Artur* a grand soin d'appuyer toutes les gentillesses que l'on vient de lire, des témoignages de *Ronsard* en ses *épitaphes* ; de *Baïf*, d'*Etienne Paschal*, de *Joachin du Bellay*, de *M. de Thou*, de *du Verdier*, ainsi que de ceux d'*Hotman*, de *Putherbæus*, de *Pontus de Tiard*, *évêque de Cavaillon* ; de *Claude Clément*, de *Jean Renaudot*, de *Mathurin Renier*, de *Jean Riolan*, etc.

CHAPITRE XX.

*Fin de la relation du voyage de l'*Espagnol *en l'autre monde*, etc.

SAINTE *Claire* ne se tut pas, poursuivit *Diego*, ainsi que *Rabelais* le lui avoit dit ; mais craignant de s'attirer quelqu'autre apostrophe *pantagruelline* de la part du *curé de Meudon*, elle parla plus bas, et dit : je vous jure en vérité, ma chere, que voici la derniere fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là ; n'avez-vous point entendu comme il m'a traitée ? Voilà à quoi une honnête femme s'expose en se trouvant parmi un tas de profanes, tels que ce maudit *Rabelais*, un *Ambroise Paré*, un *Ponce Pilate*, et quantité d'autres qui devroient être damnés comme *Caïn*. -- Ne jugeons point si précipitamment des choses, dit *Ste. Therese : S. Pierre* a eu sans doute ses raisons pour ouvrir la porte du ciel à ces gens, que vous regardez comme profanes. Pour moi, sans entrer dans le détail des moyens par lesquels ils ont acquis le paradis, je ne suis point fâchée de me trouver quelquefois avec eux. Ces sortes de

gens ont ordinairement de l'esprit, et cela m'amuse. *Rabelais*, par exemple, indépendamment de ses impertinences, et du délire réel ou apparent de son imagination, a la conversation remplie de traits vifs, de railleries fines et de satyres ingénieuses. *Ambroise Paré* est un excellent chirurgien, qui raisonne fort bien de son art, et qui m'a guérie de la jaunisse sans être médecin. *Pilate* est un homme fort galant auprès des dames, et un politique rusé, adroit parmi les hommes; s'il a eu trop de complaisance pour les criailleries des *juifs*, il a pu se repentir de sa faute dans son exil en *Dauphiné*, et s'il s'est tué, comme on le raconte, il a fait en gros, pour appaiser Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même sujet. En un mot, j'aime les gens d'esprit. — Et moi je les déteste, dit *Ste. Claire* : il semble que depuis que le monde est monde, le ciel ait pris plaisir à confondre leur vaine raison, leur savoir et leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un philosophe qui ait réussi à former des sectateurs aussi enthousiastes, aussi nombreux, aussi constans que le moindre chef d'ordre monastique ou de secte théologique ait fait. Ne m'alléguez point les sectateurs d'*Aristote* des quatre derniers siecles; car, toute femme que je suis, je vous prouverois,

clair comme le jour, que si la philosophie de ce *Grec* ne fût parvenue à faire partie de la théologie scholastique, le regne de M. *Aristote* n'eût été à beaucoup près, ni si long, ni si glorieux. Il faut donc bien prendre garde d'attribuer le zele louable, l'entêtement, ou plutôt l'*opiniâtreté invincible* des sectateurs de ce philosophe, au pur soutien de sa philosophie, puisque ce zele, et tout ce qui s'ensuit, n'a dû son origine qu'à la défense de la théologie de l'école, qui se trouvoit, en quelque façon, entée sur le péripatétisme. Et si...— La *béate* a raison, interrompit *pere Jean* : les philosophes de tous les tems ont fait des disciples et non des enthousiastes. *Descartes*, *Newton*, *Locke* ont fait des sectateurs ; mais aucun d'eux ne s'est fait égorger pour soutenir le mécanisme des tourbillons, ou l'existence du vuide, ou les loix de l'attraction, ou la fausseté des idées innées. Un homme auroit beau s'égosiller en répétant qu'il vient de trouver que la lumiere, telle qu'elle part du soleil, n'est point homogene ; que les différens rayons qui la composent sont, sous le même angle d'incidence, inégalement réfrangibles, et portent en eux-mêmes, d'une maniere inaltérable, les couleurs dont les objets sont peints ; personne ne l'écouteroit. Mais qu'un

autre homme s'avise de dire qu'il vient d'être battu par le diable, et que Dieu lui a révélé quelque mystere inoui; qu'il débite, d'un ton d'*inspiré*, quelques opinions absurdes, quelque discours qui étonne; qui touche, qui épouvante le peuple ou l'éblouisse, je réponds du succès de sa mission: il trouvera des partisans, des disciples, des sectateurs: le nombre, le zele, la constance de ceux-ci augmenteront en proportion de l'impertinence des paradoxes que le chef aura débité, et des obstacles qu'on leur opposera. Ceux qui auront ri de ces sottises, ou qui les auront combattues, les embrasseront par la suite, ou par politique, ou par force, ou par foiblesse, le systême de l'*inspiré* deviendra un dogme sacré qu'il faudra respecter, et la secte formera un corps dans l'état qu'il sera dangereux de détruire, et même d'irriter.

C'est bien dans ce sens que l'on pourroit dire que les grands événemens proviennent des petites causes. *S. François* a eu des visions; il les a débitées, et il en est sorti un des premiers ordres de la chrétienté. *Ignace de Loyola* s'est échauffé la cervelle en lisant *Amadis des Gaules* et *la vie des Saints;* il a couru les champs, il a eu aussi des visions qu'il a débitées, et il en est sorti une société encore plus fameuse que l'autre.

O *François* des *François !* sans vous les trois quarts du peuple seroient sans instruction, les veuves sans consolation, les orphelins sans peres, et les malades mourroient sans confession ! O *Ignace* des *Ignace !* sans vous Louis XIII n'auroit point succédé si tôt à son pere, les *Iroquois* ne sauroient point leur CREDO, ni les *Chinois* leur PATER (*a*) ; le commerce languiroit, et le *Paraguai* seroit encore en friche !

Un chacun se mit à rire de l'espece de naïveté avec laquelle *pere Jean* faisoit ces exclamations. Mais le *révérend pere*, reprenant la parole, dit : oh parbleu ! Messieurs, ne riez pas tant, car je vous dis que la *béate* a raison ; et je répete qu'il n'y a per-

(*a*) Je prie messieurs les Parisiens, qui sont bien les meilleures gens du monde, de ne point prendre à la lettre tout ce que le vénérable *pere Jean* débite lorsqu'il est une fois en train. Les Iroquois sont trop gueux, et leur pays trop ingrat, pour que les RR. PP. Jésuites prennent la peine d'aller jamais leur apprendre leur *credo ;* quant aux Chinois, ceux d'entr'eux qui sont baptisés, n'ont vraisemblablement entendu de leur vie réciter le *pater* ; mais en revanche, on leur a appris l'équivalent que voici.

Tsa tron ong-ò tem fû chè ong-ò tem juén ù mîm chim xim ùl é lìn ké ùl chî chîm hìm yù ty zjû yù tien ten ong-ò zjé jong uwàng ùl kyn sjé jû ong-ò ong-ò sjé jong leâng ùl mien ong-ò tsjày zjû ong-ò yé xé soù ong-ò tsjày tsjé yécu pû ong-ò hiù kién jû jeàu caan nây kién ong-ò yù chiù ò kaî qué nêm yù ò xî ùl yù vu kiûm chî xì à mem.

sonne qui fasse des partisans plus zélés, plus constants, plus enthousiastes, plus propres à se multiplier, à s'étendre, se soutenir, se perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le secret de captiver l'esprit du peuple par quelque absurdité. Si les *caïnites* (*b*), par exemple, les *carpocratiens* (*c*)

(*b*) Les *caïnites* soutenoient qu'il y avoit deux dieux, ou deux *principes*; que ces deux principes ou puissances avoient produit *Adam* et *Eve*; qu'ensuite chacun de ces principes ayant pris un corps, avoit eu commerce avec *Eve*; que les enfans qui étoient nés de ce commerce, avoient chacun le caractere du principe auquel ils devoient leur existence, d'où la différence du caractere de *Caïn* et d'*Abel*.

Comme *Abel* avoit choisi le principe son pere, qui étoit inférieur à l'autre, pour l'objet de son culte, ils regardoient le fratricide de *Caïn* comme l'ouvrage d'un fils digne du principe sage et supérieur. C'est pourquoi *Caïn* étoit, selon eux, le premier des sages, et *Esaü*, *Coré*, les *Sodomites*, *Judas* étoient aussi des sages qu'ils honoroient comme des saints.

Ceux qui désireront en savoir davantage sur cette secte, pourront consulter *S. Iræn. lib.* 1, *cap.* 35, aliàs 38. -- *Theodoret. hæret. fab. lib.* 1, *cap.* 15. — *Tertul. de præscript.* 39. -- *S. August. de hæres. cap.* 18. -- *Hist. eccles. sæc.* 2.

(*c*) Les *carpocratiens* soutenoient que l'ame de ceux qui résistent à la concupiscence seroit condamnée à passer de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les *œuvres*. Or, pour éviter une transmigration si ennuyeuse et si fatigante, ils établirent la communauté des femmes, et les beso-

les *éonites* (*d*), les *flagellans* (*e*), les

---

gnoient tant qu'ils étoient sûrs de ne point transmigrer.

Clément Alexand. *strom. lib.* 3. *p.* 312.--Phylast. *de hæres.* -- S. Iræn. *lib.* 1, *ch.* 24. -- Euseb. *lib.* 4, *cap.* 7. -- Epiphan. *hæres.* 27. — Hist. eccl. *sæc.* 2.

(*d*) Un gentilhomme Breton, nommé *Eon* de l'*Etoile*, étant un jour à l'église, entendit chanter ces mots du symbole, *per* EUM *qui judicaturus est vivos et mortuos*, et crut que ce mot *eum*, que l'on prononçoit alors comme *Eon*, le désignoit, et que c'étoit lui qui étoit destiné pour juger les vivans et les morts; infatué de cette idée, il se mit à prêcher qu'il alloit juger le monde: ses sermons épouvanterent le peuple; il se fit un grand nombre de disciples, dont plusieurs aimerent mieux se laisser brûler vifs que de renoncer au juge *Eon*. D'Argentré, *collect. judic.* -- Natal. Alexand. in sæc. 12. -- Dupin. biblioth. ecclesiast. douzieme siecle. --- Hist. eccl. *ibid.*

(*e*) L'an 1259, la frayeur du jugement dernier saisit tout-à-coup une grande partie de l'Europe. Plusieurs milliers de personnes, de tout âge et de toute condition, se mirent à faire une pénitence d'un genre singulier. Ils marchoient la nuit, deux à deux, nu jusqu'à la ceinture, par le plus grand froid de l'hyver, se faisant ruisseler le sang à grands coups de fouet, poussant des gémissemens affreux, des cris si perçans, des hurlemens si épouvantables, que les montagnes et les plaines en retentissoient. Les prêtres, la croix, les bannieres précédoient ces troupes d'incensés. Ils prêchoient et se confessoient les uns aux autres, et donnoient l'absolution aux damnés. Il y a encore des confréries de *flagellans* en Allemagne, en Italie, en Espagne: *les pénitens* des provinces méridionales de France

guillemetelins (*f*), ainsi que les *dulcinistes* (*g*) en sont un diminutif; mais tous ceux-ci, au lieu de tirer les damnés de l'enfer, y envoient, par charité, tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et m'y enverront sûrement de même, lorsqu'ils liront mon livre.

Boileau, *hist. flagell.* Hist. eccles. *ad an.* 1259. --- Quant à ce qui concerne les progrès de cette secte, son extinction, sa renaissance, et les différentes formes qu'elle a prises, l'on pourra consulter d'Argentré, *collect. judicior. tom* 1, *p.* 361. --- Natal. Alex. *in sæc.* 13 et 14. -- Mabill. *musæum Ital.* -- Le continuateur de M. Fleury, *tom.* 21, *p.* 206. Boileau, *ubi sup.*

(*f*) *Guillemette* de Boheme, fut le chef des *guillemetelins*. *André Saramaita* et *Mayfreda Pirovana*, religieux de l'ordre des *humiliés*, en furent les principaux sectateurs. Ces deux personnages soutenoient que *Guillemette* étoit le S. Esprit, incarné sous le sexe féminin; qu'elle n'étoit morte que selon la chair; qu'elle ressusciteroit avant la résurrection générale, et monteroit au ciel à la vue de ses disciples; qu'en attendant elle avoit laissé son vicaire *Mayfreda Pirovana*, pour chasser le pape et ses cardinaux; que ce vicaire auroit quatre docteurs, qui feroient de nouveaux évangiles, et qu'il diroit la messe sur le tombeau de *Guillemette*. Cette secte devint fort nombreuse; mais les gens d'église, jaloux de ses progrès, firent déterrer le corps de *Guillemette*, le firent brûler, ses cendres furent jetées au vent, et la secte des guillemettelins se dissipa. Marill. *museum Ital.*

(*g*) Ce fut un nommé *Sagarel* qui fut le premier chef de cette secte qui prit le nom d'apostolique. Cet homme fut aussi singulier que *S. François*. Après avoir donné tout son bien aux pauvres, il se proposa d'imiter Jesus-Christ. A cet effet il se fit circoncire

les *bégards* (*h*), les *bisoques* (*i*);

---

se fit emmailloter, fut mis dans un berceau, voulut être allaité par une femme, et chia dans ses drapeaux comme un enfant de quinze jours. Au bruit d'une humilité si grande, le peuple s'atroupa autour du saint *homme*, il fut édifié de cette nouvelle façon de vivre; et plusieurs se firent mettre en nourrice. L'inquisition ayant fait brûler *Sagarel*, *Dulcin* son disciple, se mit à la tête de la secte. C'est de là qu'est venu le nom de *dulcinistes*. Indépendamment de leurs dogmes sur l'humilité, ils prétendoient que tout devoit être commun entre les chrétiens; en conséquence de cette opinion, ils établirent la communauté des femmes, et s'accommodoient sans façon du bien d'autrui, toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion.

Natal. Alex. *in sæc.* 13 *et* 14. -- D'Argentré, *collect. judicior. tom.* 1, *p.* 272. -- Rainald, *ad an.* 1308, *n°.* 9. -- Hist. eccles. *in fine sæc.* 13, *et* 14.-- Pour leurs autres opinions en général, les persécutions qu'ils ont essuyées, leur extinction, *voyez* Dupin, nouv. biblioth. tom. 11, p. 126. -- Breviar. pontif. tom. 3, p. 459. -- Christ. Eberh. Weisman. *introd. in memorab. hist. eccles. tom.* 1, *p.* 995 *et seq.* -- *Stillingflect*, discourse concerning the idolatry of the church of Rome. -- *Mosheim*, verfunch einer unparteyichen and grundlichen Ketzer Geschichte. -- Linborch, *hist. inquisit.* -- Mosheim, *hist. ord. apostol. l.* 2, §. 19, *p.* 300, *et seq.*

(*h*) Les *bégards* enseignoient que l'on peut acquérir un tel degré de perfection en cette vie, qu'on ne peut plus avancer ni reculer dans la grace, et que l'on est devenu impeccable. Lors donc qu'ils s'imaginoient avoir atteint ce but désiré, ils se livroient sans réserve à la paillardise, et à tout ce que les autres passions pouvoient leur suggérer.

les

les *valésiens* (*k*), les *christiens* (*l*), les *hési-*

Hist. eccles. *ad ann.* 1312 *et seq.* -- Quant à leurs autres sentimens, leurs progrès, leur extinction, *voyez* Dupin, quatorzieme siecle, *page* 366. --D'Argentré, *collect. jud. tom.* 1, *p.* 276. -- Natal. Alex. *in sæc.* 14. -- Ludov. Emerici *directorium inquisit. part.* 2, *quæst.* 7, *p.* 249. -- Trithem. *in chron. Hirsaugiens. tom.* 2, *p.* 231.

(*i*) Les *bisoques*, au nombre de plus de 8000, se mirent à parcourir la Bohême, l'Autriche, la Thuringe et l'Italie, pour annoncer au peuple que Dieu avoit eu tort de chasser le diable du paradis, et que pour réparer cette injustice énorme, il le rétabliroit un jour. Plusieurs de ces *bisoques* aimerent mieux périr par le feu, que d'admettre la justice de la condamnation de Satan. Hist. eccles. *ad. an* 1315.

(*k*) Les *valésiens* croyoient que l'incontinence annéantissoit la liberté de l'homme : or, pour conserver cette liberté, ils se châtroient eux-mêmes, et châtroient sans miséricorde tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains.

S. Epiphan. *hæres.* 56. -- S. August. *hæres.* 37. -- Baronius, *ad. an.* 249. Hist. eccles. *sæc.* 3.

(*l*) Les *christiens* avoient pour chef un homme qui se nommoit le *Christ*. Ce *Christ* menoit une femme avec lui, qu'il appeloit *Marie*. Il prophétisoit et faisoit des miracles ; il étoit suivi d'un grand nombre de peuple ; il imposoit les mains sur les malades, et recevoit force présents, qu'il distribuoit incontinent aux pauvres ; et lorsque ces présents lui manquoient, il détroussoit les passants pour y suppléer. Quand le *Christ* eut fait environ 3000 disciples, il se mit à leur tête, médita des conquêtes, et marcha en ordre de bataille : il alloit attaquer l'évêque de *Velai*, lorsqu'il fut malheureusement assassiné. Hist. eccles. *ad. an.* 591.

astes (*m*), les *turlupins* (*n*), et autres fous

(*m*) C'étoient des moines du mont *Athos* qui avoient fixé la véritable perfection au degré le plus sublime de la contemplation. Pour parvenir à ce point, ils s'agitoient comme des forcenés, tournoient la tête, rouloient les yeux, et faisoient des efforts incroyables pour s'élever au-dessus des impressions des sens. A force de pratiquer cet exercice, le sang se portoit à la tête, les vaisseaux sanguins se gonfloient, les fibres de leur cerveau étoient agités de cette espece de vibrations qui produisent aux yeux des couleurs brillantes comme les éclairs; alors ils s'imaginoient voir une lumiere céleste, qu'ils regardoient comme un rayon de la gloire des *saints*: et comme ils croyoient que cette lumiere sortoit de leur nombril, ils se tenoient dans une certaine posture propre à fixer les yeux sur cette partie du corps; ce qui les fit nommer *omphalopsiques*. Par la suite ces moines prétendirent que cette lumiere étoit celle du *Thabor*. *Barlaam* attaqua cette opinion, et fit assembler un concile pour la condamner; mais ce *Barlaam* y fut condamné lui-même; et la lumiere du nombril des moines acquit un tel degré de réputation, que l'on ne voyoit dans *Constantinople*, que des personnes qui regardoient sans cesse leur nombril, pour voir la lumiere du *Thabor*, et des maris qui quittoient leurs femmes pour s'attacher à ce sublime exercice.

Hist. eccles *in sæc.* 14. --- Dupin, quatorzieme siecle, p. 322. Natal. Alex *in sæc.* 14 — Panoplia *adversùs schisma Græc. centur.* 13, *cap.* 3, *p.* 381. Fabricius, *biblioth. Græc. tom.* 10, *p.* 454. — Allatius, *de perpetua consentione*, etc. - Adam Recheberg, *exercitationes var. argum. p* 378. — Petavii, *dogmata theol. lib* 1, *cap.* 12 *et* 13.

(*n*) Les *turlupins* tenoient que l'on ne doit avoir honte de rien de ce qui est naturel, et par consé-

ne se sont point soutenus jusqu'à ce jour ; ce n'est point que leurs principes manquassent d'extravagance et d'absurdités ; mais c'est que quelqu'autre secte, plus extravagante encore, les a éteints ou absorbés. —— Doucement, mon cher oncle, dit le *Compere*, vous ne vous appercevez pas que vous faites injure à la vraie philosophie, en confondant les *carpocratiens*, les *dulcinistes*, les *bégards* et les *turlupins* avec un tas d'écervelés qui n'avoient aucune teinture de la loi naturelle. —— Réparation soit donc faite à ces *Messieurs*, reprit *pere Jean ;* je les adopte pour freres en ce qui concerne la conformité de leurs sentimens avec les nôtres : quant au reste, ils n'étoient pas moins fous que les autres, et ils peuvent aller se *promener* avec eux.

---

quent l'ouvrage de Dieu. Aussi n'étoient-ils pas plus scrupuleux que *Cratès*. Hist. eccles. *ad ann.* 1373.



CHAPITRE XXI.

Changement de matiere.

LORSQUE *pere Jean* eut fini de parler, nous crûmes que *Diego* alloit continuer ; mais nous fûmes bien étonné de le voir étendu sur son grabat, et dans le même état qu'il étoit avant sa prétendue résurrection : il étoit rentré dans sa léthargie sans que nous nous en fussions apperçus ; parce qu'ayant les yeux fixés sur le *révérend*, tandis qu'il parloit, nous prêtions trop d'attention à qu'il disoit, pour observer ce qui se passoit sur le grabat de l'*Espagnol*.

Comme cet état nous alarma moins que la premiere fois qu'il y tomba, et que nous nous imaginâmes qu'il alloit être d'une certaine durée, nous donnâmes carriere à l'envie de rire que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avoit causé. Mais l'*Anglois* garda son sérieux, et ne parut prendre aucune part à notre divertissement. *Pere Jean* lui ayant demandé pourquoi il ne rioit point avec nous ; il répondit : *mon révérend*, c'est que l'envie que j'en avois, a fait place à une réflexion qui m'est survenue sur la nature du délire de l'*Espagnol* ;

mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je sais fort bien que le délire vient d'un changement à la disposition du cerveau, occasioné par la trop grande agitation, par l'extrême sensibilité des nerfs : mais je ne puis comprendre comment ces nerfs, ainsi agités, excitent l'imagination à concevoir une suites d'idées claires, distinctes, liées ensemble; en un mot, un raisonnement parfait, sans le secours de la raison, qui est le flambeau qui éclaire notre esprit dans l'état de veille et de santé, c'est-à-dire, lorsque toutes les facultés de notre individu sont en équilibre. — Pour moi je le conçois très-bien, dit le *Compere*, et voici comment : la formation et la nature des idées dépendent des différens mouvemens, ou ébranlemens, dont les fibres du cerveau se trouvent affectés par les impressions que chacun de nos sens y transmet à sa maniere, et la reproduction des idées vient de la reproduction des mêmes mouvemens qui les ont occasionées; soit que cette derniere se fasse par l'impression réitérée des objets, ou par quelque cause extraordinaire, qui remue certain nombre de faisceaux de fibres appropriés à certain nombre d'idées. — Je sais tout cela, dit l'*Anglois*. — Tant mieux, reprit le *Compere*; vous en concevrez d'autant plus aisément

le méchanisme des vices de *Diego*, et il ne faudra point que j'aie recours aux définitions, ni aux premiers élémens de la *psycologie*, pour me faire comprendre.

Le nombre, la liaison, la suite des idées que nous avons d'une chose dont nous entendons parler, s'impriment dans notre cerveau en raison de la fréquence des répétitions, des réminiscences de cette *chose*, de même qu'en raison de l'intérêt que nous y prenons, et du tempérament des fibres destinées à recevoir les impressions de l'image de la *chose*. De-là la reproduction des idées plus ou moins vives d'une telle *chose*.

D'ailleurs, comme aucun faisceau de fibres de notre cerveau n'est entiérement isolé, mais que tous sont liés les uns aux autres par un enchaînement naturel et nécessaire, et que les faisceaux les plus prochains sont les organes destinés à transmettre à l'ame les idées qui se trouvent avoir le plus de liaison et de rapport, l'ébranlement d'un seul faisceau doit nécessairement se communiquer aux faisceaux avec lesquels il a le plus de connexité. De-là la reproduction d'une suite d'idées.

Comme toutes les fois que hors de l'état de *veille* les mouvemens de la circulation,

et autres qui en dérivent, occasionent quelques impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les objets, l'ame se présente ces mêmes objets : et cette représentation est d'autant plus distincte, plus suivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres est moins troublée, moins interrompue.

L'*Espagnol* a entendu mille fois dans sa vie faire des descriptions plus ou moins ridicules et bizarres du paradis, de l'enfer et du purgatoire ; la lecture des légendes, sa crédulité, ses réflexions continuelles ont rappellé mille autre fois les mêmes contes ; les fibres de son cerveau, destinées à recevoir les impressions de ce genre, avoient naturellement toute la sensibilité, la souplesse et l'activité nécessaires aux sensations les plus vives ; le tems et le mouvement perpétuel de ces fibres ont acquis à son ame la faculté de se représenter toutes ces choses comme s'il les avoit sous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner si, pendant son délire, les esprits animaux portés à la tête auront mis en jeu les organes de son cerveau les plus disposés à être mus ; et si, revenu de son état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — *Bravo*, dit *Vitulos* :

mais croyez-vous, monsieur le philosophe, que la mention que *Diego* a faite en passant de la cohésion de la terre, de l'impulsion, de l'attraction, de la méchanique des forces centrales, du système solaire, etc. dérive de l'ébranlement des faisceaux de fibres contigus aux faisceaux destinés à la reproduction des idées du paradis, de l'enfer et du purgatoire, qu'il a puisé des discours des dévots, ou de la lecture des légendes ? — Pourquoi non ? répondit le *Compere* ! Comme l'*Espagnol* m'a entendu cent fois traiter de ces matieres, il est apparent qu'en son particulier il aura adapté ce qu'il en aura retenu aux chimeres, dont son imagination se repaît sans cesse. Par exemple, il est persuadé que l'enfer est situé au centre de la terre : or, en méditant sur la route qui doit y conduire, il se sera représenté les différentes couches de terre, de pierres, et d'autres substances, dont j'aurois dit que la croûte du globe est composée : en méditant sur la vîtesse avec laquelle l'ame d'un reprouvé tombe en ce lieu, il y aura adapté quelques-uns de mes raisonnemens sur la méchanique des forces centrales. Il s'ensuit de-là que ces idées si différentes, et puisées dans des sources si éloignées, se seront trouvées réunies, et seront devenues des pieces

propres

propres à former dans son esprit un tableau parfait, toutes les fois que les fibres destinées à la reproduction des idées, se trouveront ébranlées dans l'ordre, la proportion et la durée nécessaires à la formation d'un tel tableau.

Et la verrue du bout du nez de *Lucifer*, dit *pere Jean* à son neveu, sa simarre doublée de fer-blanc, sa couronne de buis, les suisses de son palais, l'histoire de *Charlemagne*, de *Sixte-Quint*, du prélat *Tongarini*, *etc.* tout cela viendroit-il aussi du fruit des lectures de l'*Espagnol*, ou de tes discours sur ces matieres? — Que cela vienne d'où il pourra, répondit le *Compere*, ce n'en sont pas moins des idées reproduites. Il existe certainement dans le cerveau de l'*Espagnol* un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une verrue, d'une simarre, d'une feuille de fer-blanc, de quelque machine de buis, etc. Or, si tandis que son esprit étoit occupé à contempler *Lucifer*, quelque impulsion intestine a ébranlé ces fibres, elles auront aussi-tôt reproduit les idées auxquelles elles sont appropriées; mais l'ame n'ayant alors aucun pouvoir de réfléchir, ces idées se seront trouvées assorties d'une maniere vague et bizarre, se seront incorporées

dans le rêve suivi de l'*Espagnol*, et en auront fait un chaînon, quoiqu'informe et défectueux.



CHAPITRE XXII.

Diego *revient de sa léthargie, et ne se ressouvient aucunement de son voyage en l'autre monde. Le beau tems étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hiver nous avoit contraints de séjourner.*

LE lendemain matin l'*Espagnol* revint de sa léthargie, mais il ne se ressouvenoit point d'un seul mot de tout ce qu'il nous avoit conté la veille (*a*); ce qui donna lieu au *Compere* de disserter amplement sur les causes physiques de l'oubli des choses qui se passent dans notre imagination pendant les rêves et les délires.

Lorsque la dissertation du *Compere* fut finie, le *Juif* eut la complaisance de nous régaler de son histoire : les jours suivans, l'*Anglois*, l'*Allemand* et le *Suédois* firent la même chose ; et ces histoires firent naître cent petites observations qui donnerent

(*a*) Ce qui est singulier, c'est que quelque propos que nous lui tînmes par la suite sur cet article, quelques questions que nous lui fîmes, il ne s'en ressouvint pas davantage.

lieu à quelques questions curieuses et intéressantes, dont la discussion occupa la société philosophique pendant les trois mois que nous restâmes encore dans cet endroit. Mais comme ces histoires, ces observations, ces questions sont trop longues à rapporter ici, je les réserve pour un autre ouvrage. En attendant, je passe à notre départ.

Le lecteur se souviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hiver pour gagner *Samarcand* par la *Tartarie orientale*, avoit été infructueuse (*b*). C'est pourquoi, lorsque le beau tems fut venu, le *Compere* résolut de diriger notre route au *sud-est*.

Après avoir marché environ quarante-cinq jours à travers des montagnes et des forêts immenses, abondantes en toutes sortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le *Compere* nous ayant avertis que nous allions entrer dans le désert de *Samoio*, nous songeâmes à l'avenir : nous fîmes une chasse qui nous procura environ six cents livres de viande que nous fîmes sécher à la fumée : après quoi nous entrâmes dans le désert, espérant d'y trouver quelques secours, qui, joints à notre viande, nous mettroient en état de le traverser sans craindre la faim.

(*b*) *Voyez le Chap. XVI, tome II.*

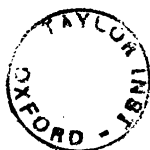
Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes ; la terre n'étoit plus qu'un sable rougeâtre, couvert de mousse seche, et de quelques plantes de jonc marin, différent de celui qui croît en *Europe ;* l'on n'y voyoit ni rivieres, ni ruisseaux ; toute l'eau qu'on pouvoit trouver étoit une eau croupissante et verdâtre, contenue dans des étangs sans poissons : quant aux animaux, ce désert n'étoit peuplé que d'une espece de belettes que nous rencontrions assez rarement ; encore falloit-il être bien subtil pour en approcher d'assez près pour les tirer.

A mesure que nous avancions, le désert devenoit plus sablonneux, plus sec, plus stérile, et les belettes plus rares. Quelques jours après, le soleil ne parut plus ; nous nous trouvâmes désorientés ; ce qui nous fit résoudre de séjourner, en attendant qu'il reparût de nouveau : mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avoit pas plus d'apparence qu'il se montrât, que le premier instant de sa disparution. Comme nos provisions diminuoient, et que les belettes étoient devenues d'une rareté extrême, le *Compere* se détermina à nous conduire au hasard, espérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois semaines, le soleil ne paroissoit point encore, et nos vivres tiroient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit; puis à une livre; si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim et de fatigue. Le *Compere* avoit beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles; *pere Jean* avoit beau nous encourager par sa constance et par sa fermeté, rien n'y faisoit; le courage et la philosophie étoient à bout : *Diego* avoit beau promettre d'aller à *S. Jacques*, et de porter un cierge à *nostra signora del Pillar*, le *saint* et la *signora* étoient sourds.

Enfin, nous n'avions plus de vivres, nous ne savions de quel côté tourner; la mort s'offroit de toutes parts, lorsque tout-à-coup nous apperçûmes un horizon bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie : nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de sapins assez éloignés les uns des autres : mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres, que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup l'espoir et les forces nous abandonnerent tout-à-fait, nous ne pûmes aller plus loin. Le seul *pere Jean* tenoit


OXFORD

VII.



bon; ses forces n'étoient point encore affoiblies, son courage naturel étoit au-dessus de la fortune la plus cruelle, du sort le plus affreux; si quelque chose pouvoit le toucher en ce moment, c'étoit l'état déplorable où il nous voyoit réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le *révérend pere* prit un fusil, de la poudre et des balles; il nous dit qu'il falloit faire un dernier effort pour nous conserver la vie, et nous laissa. Le soir étant venu, et voyant qu'il n'arrivoit point, nous nous trouvâmes plus désespérés, plus accablés que jamais. Le *Compere*, à l'imitation de *Séneque*, vouloit mourir en moralisant, mais personne ne l'écoutoit plus; *Diego* même ne prioit plus; notre extrême foiblesse nous avoit mis dans un état d'insensibilité, où la mort alloit terminer nos jours et nos malheurs, sans nous en appercevoir. Bref, le plus robuste d'entre nous n'avoit peut-être plus six heures à vivre, lorsque *pere Jean* arriva.

Le bruit qu'il fit à son arrivée, me fit ouvrir les yeux; je l'apperçus avec un ours monstrueux sur ses épaules, et jurant comme un damné.

Lorsque le *révérend* eut jeté sa charge, il alluma du feu, et fit cuire une partie de sa chasse. Après quoi il nous fit prendre

à chacun un peu de bouillon ; mais il ne nous laissa point manger ; il se contenta de manger pour nous : deux heures après, il nous donna encore du bouillon ; ainsi du reste ; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures, nos forces augmenterent ; le *Compere* se remit à prêcher, *Diego* à prier, les autres à se lamenter, et moi à pleurer : la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'ours, nous faisant regretter en quelque sorte de n'être point morts avant l'arrivée de *pere Jean*.

Deux jours après cette chasse, le *révérend* repartit derechef, et fut trois jours sans reparoître. Nous crûmes qu'il s'étoit égaré, ou que quelque bête féroce l'avoit dévoré : enfin, il revint ; mais il n'avoit rien ; ce qui nous obligea de ménager le reste de notre ours, et de partir le plutôt qu'il fut possible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien : si nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étoient si rares, que nous regardions cet endroit comme absolument inhabité de tout ce qui avoit vie.

Pour surcroit de malheur, le soleil, qui s'étoit montré pendant quelques jours, étoit encore disparu : nous voyagions derechef sans savoir vers quelle partie du monde

nous dirigions nos pas. Bref, notre petite provision touchoit à sa fin, lorsque nous arrivâmes dans un endroit où la mousse, dont la terre étoit couverte, fit place à une espece d'herbe particuliere, mêlée de trefle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quelques milles, nous rencontrâmes quelques broussailles, parmi lesquelles il y avoit une garenne de lapins. *Pere Jean* fit aussi-tôt un piege, et prit quelques-uns de ces animaux : mais il ne nous parut point que cette garenne fût assez peuplée pour nous nourrir long-tems, c'est pourquoi nous nous mîmes en devoir de chercher s'il n'y en avoit point quelqu'autre dans les environs.



CHAPITRE XXIII.

Aventure singuliere.

NOUS rôdâmes quelque tems çà et là ; mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée : nous ne désespérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin ; il nous paroissoit impossible que ce fût là l'unique endroit de la forêt habité par ces animaux ; ce qui, comme je viens de dire, nous avoit fait prendre courage à tous, excepté à l'*Anglois*, qui paroissoit absorbé dans une telle mélancolie, qu'il ne parloit plus ; il ne savoit pas même s'il devoit prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de séjourner trois ou quatre jours près de cette garenne, tant pour nous reposer, que pour en tirer tout le parti qu'il nous seroit possible, le second jour de ce séjour, l'esprit de l'*Anglois* parut plus troublé que jamais. Tantôt il avoit le visage enflammé, les yeux étincelans, et marchoit d'une grande vîtesse ; tantôt il pâlissoit, sa vue s'égaroit, il s'arrêtoit, s'asseyoit, en faisant des gestes qui

ne dénotoient que trop l'état affreux où son ame étoit plongée.

Le soir étant arrivé, il se coucha près de nous sur le gazon; mais il ne put reposer; il s'agitoit, se tournoit, s'asseyoit et se recouchoit sans cesse; il soupiroit, il gémissoit, et crioit quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin il fut plus tranquille; il parut même prendre quelque repos : mais bientôt après il se leva d'une vîtesse extrême; il marcha quelques pas avec précipitation; il s'arrêta tout court; il revint à nous; puis, étendant les bras, serrant les poings, et jetant vers le ciel un regard terrible, il s'écria : non!... c'en est fait! la fortune inexorable m'a persécuté toute ma vie; elle me brave en ce moment; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ses coups. — En même tems il saisit une corde, il se la passe au cou, et court pour se pendre au premier arbre. Mais le *Compere* le poursuivit, l'arrêta, le ramena, et lui adressa les paroles suivantes :

Mon ami, j'ai souvent entendu dire que la manie de se pendre prenoit quelquefois aux *Anglois*, mais on me disoit en même tems qu'ils exécutoient cela avec tout le sang-froid imaginable; et vous vous êtes préparé à cette action par des agitations et

des grimaces de démoniaque. Ce n'est pourtant point que je préfere la maniere de vos compatriotes à la vôtre; car si l'envie de me pendre me prenoit à mon tour, je crois que je ne la mettrois en exécution ni d'une façon, ni de l'autre : je raisonnerois auparavant, et je ne me livrerois point si facilement à ce désespoir funeste, qui se manifeste aux uns sous l'ombre d'une mélancolie sombre et farouche, et aux autres par les symptomes d'une frénésie enragée.

Il est vrai que par ce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune : il est encore vrai que tout ce que vous avez souffert depuis quelques jours, est un rengrégement de maux capables d'ébranler la constance de l'homme le plus intrépide : enfin, il est vrai que nous ne sommes point sûrs de sortir jamais de ce désert affreux; mais ce qui est passé est passé, il n'y faut plus songer. Quant à l'avenir, nous avons des apparences plus consolantes que ces jours derniers : nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à se couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture, et où nous pouvons en découvrir d'autres; ainsi du reste, jusqu'à ce que le destin, las de nous poursuivre,

nous conduise dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux, et sa vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire qu'il fait sur les autres hommes : aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraie d'une maniere horrible, et vous courez vous y précipiter. Quelle inconséquence !

Notre mort est prochaine, ou elle est éloignée ; si elle est prochaine, ce n'est point la peine de l'avancer ; si elle est éloignée, nous avons encore le tems de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait ; c'est être ingrat que d'y renoncer si légérement. Si le sage ne doit point se laisser éblouir par les honneurs et la prospérité, il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs (*a*) : la douleur et l'infortune sont les alimens de la vertu, ainsi que le contraire est la pierre de touche de la philosophie. « Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient, » qu'à la rompre, dit *Montaigne* (*b*), et

(*a*) *Sapiens non metu frangitur, non potestate mutatur, non extollitur prosperis, non tristibus mergitur.* Augustin. ad Simpliciam.

(*b*) Essais, liv. 2, ch. 3.

» plus d'épreuve de fermeté en *Regulus*
» qu'en *Caton*. C'est l'indiscrétion et l'im-
» patience qui nous hâtent le pas.... C'est
» le rôle de la couardise, non de la vertu,
» de s'aller tapir dans un creux, sous une
» tombe massive, pour éviter les coups
» de la fortune (*c*)... Tous les inconvé-
» niens ne valent pas qu'on veuille mourir
» pour les éviter. Et puis il y a tant de
» soudains changemens aux choses humai-
» nes, qu'il est mal aisé à juger à quel
» point nous sommes justement au bout
» de notre espérance. Toutes choses, disoit
» un mot ancien, sont espérables à un
» homme pendant qu'il vit (*d*). »

(*c*) *Rebus in adversis facile est contemnere vitam :*
Fortius ille facit qui miser esse potest.

Mart. lib. 2, epigram.

(*d*) Madame Deshoulieres a fort bien rendu le commencement de ce passage de *Montaigne*. Voici comme elle parle dans ses *réflexions diverses*, *stance* 10:

En grandeur de courage on ne se connoît guere
Quand on éleve au rang des hommes généreux,
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la vie,
Lorsque, de disgrace suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux ;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille :
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer ?
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonstances malheureuses où la mort est préférable à la vie ; mais elles sont très-rares, et l'état où nous sommes en est bien éloigné.

Lorsque le *Compere* eut fini de parler, *pere Jean* lui dit : je voudrois bien savoir pourquoi mon *cher neveu* s'arroge le privilege d'empêcher les gens de se pendre lorsqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter lui rendront la jambe mieux faite ? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie et la violence ; mais je ne trouve rien de plus tyrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à sa fantaisie, sur-tout lorsque ses actions ne portent aucun préjudice à personne.

Or çà, notre ami, continua *pere Jean*, en s'adressant à l'*Anglois*, n'écoute point *mon neveu ;* c'est un bavard qui les trois quarts du tems ne sait ce qu'il dit ; il fait le philosophe, et il auroit souvent besoin des leçons de ses propres disciples. Crois-moi, pends-toi. Il y auroit de la lâcheté à reculer après avoir été si loin.

Ici *pere Jean* nous défendit à tous, sous peine d'encourir son indignation, d'empêcher l'*Anglois* de se pendre, si l'envie lui en continuoit. Mais, par un effet singulier

de cet esprit d'inconséquence et de contradiction que l'homme porte en soi, l'*Anglois*, qui s'étoit montré plus déterminé que jamais pendant le discours du *Compere*, perdit courage à celui du *révérend ;* les trois quarts de son transport s'évaporerent ; un embarras extrême, causé par le remords d'avoir été si loin, et par la honte de reculer, lui succéda ; en un mot, je ne sais si dans ce moment le pauvre *Anglois* étoit plus digne de compassion que de risée. A la fin, excité par les railleries du *révérend* qui s'étoit apperçu de son embarras, son courage se ranima ; il reprit tranquillement le chemin de l'arbre vers lequel il avoit couru un moment auparavant comme un désespéré ; il grimpa dessus, et s'y accrocha avec autant de gravité, que si c'eût été la plus belle action de sa vie.

A peine l'*Anglois* fut-il mort, que *pere Jean* se mit en devoir de le décrocher : et comme le *Compere* lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ce cadavre, le *révérend* lui répondit qu'il vouloit le manger. Cette réponse nous fit horreur à tous, mais le *révérend pere* persista dans son entreprise ; il vuida, il écorcha l'*Anglois* le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos suivant.

Mes enfans, voici de la provision au moins

moins pour huit jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le respect imbécille que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne sont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'est point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf ou de tel autre animal que ce soit; c'est une même substance un peu différemment modifiée; il est fécondé de même, le même méchanisme le développe : l'homme n'acquiert son accroissement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la maniere des autres animaux, c'est-à-dire, par l'appropriation, par l'assimilation de quelques particules de matiere, qui avoient appartenu auparavant à quelques autres individus; et la mort n'est en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obstruction totale, qu'une cessation de toutes les facultés animales, et des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en soi qui puisse empêcher d'en faire usage. Ce n'est donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil que nous ne la mangeons point : de notre ignorance, parce que nous n'en connoissons point véritablement la nature; je viens de la démontrer :

de notre orgueil, parce que nous nous imaginons sottement que cette chair est d'une nature infiniment supérieure, infiniment plus respectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement! Si le corps humain est, comme on l'enseigne au peuple, d'une nature au-dessus de celle des brutes, parce qu'il est la coque ou l'enveloppe qui renferme une ame immortelle, laquelle abandonne le corps à la mort; ce corps abandonné n'a donc plus rien en soi qui nous porte à le respecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours : au contraire, si l'homme est en tout semblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres égards pour son cadavre que pour celui de ces derniers? Nous sommes bien orgueilleux de nous élever si haut, ou bien injustes de les abaisser si bas.

Le respect que l'on a pour un corps mort, et qui empêche de le manger, est donc ridicule et mal fondé. D'ailleurs, qu'importe à qui n'est plus, que son cadavre soit enterré, brûlé ou dévoré? Tôt ou tard les parties qui composent ce cadavre doivent se dissoudre, il doit être anéanti; le chemin qui mene à cet anéantissement ne peut donc qu'être très-indifférent à celui qui est mort; que ce chemin soit long ou

court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'est pour lui la même chose ; la terre, le feu, l'eau, l'estomac des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, sont pour lui une sépulture égale. Enfin, s'il y avoit quelque choix à faire pour la sépulture de l'homme, l'estomac humain devroit l'emporter sur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre estime, notre respect pour nos semblables, qu'en devenant nous mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertissant en nôtre propre substance (*a*).

Cependant je n'entends point qu'il soit bon de manger un homme mort de maladie, sur-tout de maladie épidémique ; mais il y a des cas où l'homme est mangeable et très-mangeable même. Tantôt un charretier se trouve écrasé par sa charette ; un charpentier tombe du haut d'un bâtiment et se tue ; un couvreur en fait autant ; tantôt un galant se bat en duel et perce son rival, un voleur assassine un richard, la justice pend le voleur... et la guerre ! ventre-bleu, la guerre ! que d'occasions n'apporte-t-elle pas de faire rippaille aux dépens de notre espèce ? Mais non : l'on

(*a*) Comme faisoient les *Massagetes* à leurs peres et meres.

[illegible] cela

[illegible] sont

[illegible] tem-

[illegible] petits

[illegible] fruit des

cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes, car je soutiens qu'il fallut que l'homme fît un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, que pour venir à celui d'aller à la chasse humaine, et de faire une boucherie de sa propre espece.

Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité; car, malgré les objections que *M. Vitulos* a faites à mon cher oncle, j'avoue que dans les circonstances où nous sommes, je serois peut-être le premier à manger de l'*Anglois*, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes, abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, et prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir qui d'entr'eux sacrifiera sa vie pour la conservation des autres; mais je répete que si l'usage de la chair d'un homme mort de l'une ou de l'autre maniere dont mon oncle a fait mention tout à l'heure, venoit à s'introduire dans les cuisines, les hommes en vie courroient grand risque: leur voracité naturelle l'em-

porteroit d'autant plutôt, d'autant plus facilement sur l'humanité, que, de l'état où ils sont aujourd'hui à l'égard des brutes, ils n'ont, comme j'ai dit, qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard les uns des autres (*f*).

Je vais prouver ma these; et si je m'y prends d'un peu loin, je n'en viendrai pas moins au but que je me propose.

Si vous entrez dans les étables d'un laboureur, vous y verrez un troupeau de pauvres bêtes chérir, caresser, se fier à un homme qui les éleve, qui les nourrit, qui les accable de soins intéressés, qui les flatte d'une main traîtresse, pour les livrer ensuite à leur bourreau, c'est-à-dire, au boucher.

Si vous vous transportez de-là dans les étables de ce dernier, vous entendrez le bœuf beuglant, la brebis bêlante, appeler sans cesse leur premier maître, lui annoncer que l'heure de ses soins ordinaires est venue; que son retardement les afflige; que sa présence les consoleroit; tandis que le traître, qui vient de les ven-

---

(*f*) Le lecteur est averti une fois pour toutes, que lorsque le *Compere* invective contre les hommes, c'est toujours contre les hommes civilisés.

dre et de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui, chargé du prix de leur tête. Cependant si un bruit soudain se fait entendre à la porte de cette étable, la brebis, qui ignore l'horreur de sa destinée, bondit de joie, et croit que son maître chéri la cherche pour la conduire aux champs : le bœuf s'agite et mugit de satisfaction ; il croit que son maître, chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la crêche à laquelle il est attaché : mais, au lieu de ce maître si attendu, c'est le boucher impitoyable qui vient les arracher de ce lieu, pour les mener dans l'endroit où il exerce ses cruautés ordinaires, pour les assommer, les égorger, les déchirer sans pitié, sans miséricorde, pour les transporter ensuite dans une boucherie, dont le spectacle horrible semble réjouir la vue de ces vils esclaves (g), payés pour procurer à leurs maître l'abominable satisfaction d'assouvir leur gourmandise enragée de la chair et du sang de presque tout ce qui a vie sur la terre.

Cet échantillon suffiroit pour prouver ce que j'ai avancé : mais poursuivons.

(g) Tels que les maîtres d'hôtels, les dépensiers, les pourvoyeurs, ou autres chargés de la dépense et des provisions de bouche.

Les boucheries ne sont point les seuls théatres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuisine de quelque grand, vous y verrez la timide volaille aussi cruellement maltraitée : ici c'est un cuisinier qui égorge de tendres pigeons, qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet : là ce sont des faisans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette espece qui palpitent et qui nagent dans leur sang. Si de là vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendrez que des coups de fusil redoublés, que les cris perçans du gibier blessé ou expirant : la légéreté de sa course, la rapidité de son vol, ses ruses, son adresse, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chasseur. Les rivieres les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuses n'ont même pu mettre les poissons à couvert de la dent meurtriere de l'homme : il semble que la terre, dénuée d'herbes, de racines, de plantes et de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente qu'un globe de sable, chargé d'un petit nombre d'animaux propres à lui conserver la vie, et qui vont lui échapper. Comment donc ne dévoreroit-il point son semblable, s'il

connoissoit

connoissoit une fois le goût qu'a la chair humaine ?

L'ami, dit *pere Jean*, il me paroît que ton imagination se ressent un peu de la diete que tu as faite. — Qu'elle s'en ressente ou non, reprit le *Compere*, ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai, et d'autant plus vrai que depuis l'éléphant jusqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il assomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables, ceux qui ne le sont pas n'en sont pas plus à l'abri de ses coups : tantôt il en tue un pour quelque usage particulier ; tantôt il en disseque un autre pour s'instruire ; tantôt il en éventre un troisieme pour s'amuser.

S'il construit, s'il équipe, s'il arme un vaisseau, il vous dira que *c'est pour courir à travers les mers glaciales, à la poursuite de quelques baleines, dont l'huile est nécessaire pour peindre sa maison, corroyer son cuir, et graisser ses bottes.* S'il habitoit une simple cabane de roseaux ou de feuillages, comme les premiers hommes ont fait, sa maison n'auroit pas besoin de peinture : s'il alloit nu-pieds comme eux, il n'auroit besoin ni de souliers, ni de bottes ; s'il leur ressembloit, enfin, l'huile de baleine ne lui seroit pas plus nécessaire que la graisse humaine n'est nécessaire à la baleine.

S'il ouvre un animal vivant, et qu'à l'aide d'une lunette il y decouvre ce qu'il n'a jamais vu, il criera *au prodige*; il fera part de sa découverte à tout l'univers ; il dira *que Dieu est admirable dans ses opérations :* comme si cette découverte étoit plus admirable que ce qu'il voit tous les jours ; comme si l'on ne pouvoit s'appercevoir des opérations merveilleuses du créateur, qu'en martyrisant, qu'en disséquant les créatures ; comme si la puissance de Dieu ne pouvoit se considérer qu'au microscope.

Mais, dira-on, *si l'on casse la patte à un animal, si on lui arrache un œil, si on lui ouvre le ventre, etc. c'est pour faire quelques observations utiles à la médecine et à la chirurgie, ou pour prendre la nature sur le fait dans ses opérations ; ce qui instruit et amuse tout à la fois*. Fort bien : c'est pour cela que les médecins et les chirurgiens sont aujourd'hui si habiles, et qu'ils tuent si peu de monde. Mais les animaux, à la conservation desquels la nature s'intéresse autant qu'à la nôtre, ont alors le même droit sur nous. Que diroit-on cependant si un chien, devenu chirurgien, cassoit la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien ? Que diroit-on si un chat arrachoit l'œil à un enfant,

pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique sont étendues sur la rétine ? Que diroit-on, enfin, si une biche, armée du scalpel, ouvroit le ventre à une nouvelle mariée pour y découvrir le mystere de la génération, ou seulement pour satisfaire sa curiosité ? Ne crieroit-on pas *au meurtre, à la cruauté !* ne tueroit-on pas le chien, le chat et la biche, ou tout autre animal qui auroit osé commettre un attentat si horrible ? On feroit plus : les hommes irrités se ligueroient pour exterminer entiérement l'espece qui auroit produit de si exécrables individus. Eh ! pourquoi donc les animaux ne se liguent-ils pas contre les hommes qui les traitent si inhumainement ? C'est que les animaux sont doux, peu colériques, jamais vindicatifs, jamais méchants ni cruels par réflexion... O hommes civilisés ! je le répete donc, si vous goûtiez une fois de votre chair, il ne vous faudroit point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle, pour vous égorger et vous manger les uns les autres.

Eh ! ventrebleu, dit *pere Jean*, laisse-les s'entr'égorger et se dévorer : s'ils sont tels que tu le dis, il n'y a pas plus de mal qu'ils purgent la terre de leur espece, qu'il n'y en a que tu te taises ; car, pour le peu que tu continues, tu battras tout-à-fait la

campagne, et tu la feras battre de même à ceux qui sont assez simple pour t'écouter. Lorsque tu commences à brâiller, tu fais comme ces déclamateurs éternels, qui raisonnent à tort et à travers, et qui croient faire monts et merveilles, lorsque le vulgaire, ébloui de leur enthousiasme frénétique, de leurs grands mots vuides de sens, leur prodigue ses louanges insensées. Quant à moi, je ne t'écoute plus.

Or ça, mes amis, continua le *révérend*, je vais mettre une des fesses de défunt notre confrere sur la braise : si l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le dise d'avance, pour que j'augmente la portion.



CHAPITRE XXIV.

Départ de cet endroit. Sermon du Compere. *Désespoir de* Diego.

Le *Compere*, fatigué de parler, ou piqué du compliment de son oncle, mit fin à son discours. Alors la société fit son dîner de quelques lapins rôtis ; mais l'envie ne prit à personne de tâter du ragoût du *révérend*.

Le dîner étant fini, l'on tint conseil sur ce que l'on auroit à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on iroit à la découverte de quelques garennes ; que si l'on n'en trouvoit point, l'on reviendroit tirer de celle-ci autant de lapins qu'il seroit possible, et que l'on partiroit le quatrieme jour, comme il avoit été résolu dès le commencement.

Le lendemain matin six d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouverent rien : c'est pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à l'aventure, parce que le soleil ne s'étoit point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à travers un terrein arride, nos vivres nous manquerent de nouveau : le sixieme jour nous

jeûnâmes; le septieme nous fûmes bien aises de manger chacun une tranche de l'*Anglois*, dont *pere Jean*, qui avoit pris un goût extrême pour la chair humaine, conservoit encore une cuisse et la moitié d'une épaule.

Le huitieme jour nous trouvâmes derechef quelques pelouses de gazon, quelques sapins épars à une assez grande distance les uns des autres, et peu de tems après, encore une garenne, mais elle étoit quatre fois moins peuplée que la premiere.

C'est pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous seroit possible, de le partager et de nous séparer, pour que chacun de nous, se trouvant plus en état de pourvoir à sa subsistance, tâchât de gagner, par le chemin qu'il jugeroit à propos, quelque contrée habitée, soit par les *Chinois*, par les *Tartares*, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette séparation, le *Compere* trouva bon de nous donner encore quelques conseils philosophiques. Pour cet effet, il monta sur une éminence, nous fit approcher tous, et nous parla en ces termes :

Mes chers amis, l'intolérance et la persécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude et la délicatesse de notre constitution nous empêchent d'y vivre de l'é-

corce de ces arbres, de cette herbe insipide dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos semblables, qu'à la maniere dont nous avons été élevés, c'est-à-dire, à l'état de société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source de tous les maux, sa dissolution ne peut être que celle de tous les biens ; renonçons-y pour jamais ; fixons notre séjour dans ce désert ; acquérons insensiblement la force de soutenir l'intempérie des saisons, et la nourriture grossiere que la nature nous offre ; vivons d'herbes et de racines ; faisons-nous des tanieres comme ces lapins que nous avons trouvés, et nous serons heureux comme ils l'étoient : séparons-nous sur-tout, non-seulement pour que chacun de nous pourvoie plus aisément à sa subsistance, mais encore de crainte que la présence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le désir de retourner parmi les hommes.

Regardons-nous donc comme des pélerins, qui, après un long voyage, sont prêts à rentrer dans leur patrie ; efforçons-nous de perdre toutes les connoissances que nous avons acquises dans le cours de notre vie : en un mot, redevenons semblables à nos premiers parens, qui vivoient errans, sans

industrie, sans parole, sans guerre, sans liaison, sans besoin de leurs semblables, se suffisant à eux-mêmes, contens de peu, vivant des seuls alimens que la nature leur offroit, heureux, enfin, et mille fois plus heureux que tous les rois de la terre.

Si après notre séparation, le hasard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe son séjour : là facilité qu'il aura à se procurer ses besoins, lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, et lui fera préférer mille fois son état à celui de ces tyrans odieux, ou de ces lâches esclaves, qui vivent au milieu des villes, en butte à toutes les passions, à tous les vices, à tous les maux qu'on puisse imaginer.

Si le même hasard lui fait rencontrer une femelle sauvage de son espece, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce désert; qu'il approche de la premiere, si la nature l'exige; qu'il approche également de la seconde; mais que ce soit sous condition, sous promesse qu'elle n'apprendra aux enfants qui naîtront de leur commerce, aucuns mots, aucuns signes qui puissent augmenter leurs idées, leurs connoissances, leurs désirs, leurs besoins, et faire leur malheur; que pour cet effet, elle les abandonnera lorsqu'ils seront en état de

brouter l'herbe, et de distinguer les racines propres à leur subsistance d'avec celles qui ne le sont pas.

Tel d'entre nous qui se sera trouvé dans le cas que je viens de dire, et qui en aura agi de la maniere que je lui prescris, pourra s'applaudir d'être le pere d'une nation nouvelle, d'une nation sauvage, robuste, heureuse, indépendante, du moins jusqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des loix, des arts, des sciences, etc. ou que, par un concours de circonstances malheureures, cette nation devienne l'artisan de ses propres malheurs, en inventant elle-même toutes ces choses.

Mes enfans, dit *pere Jean*, pour le coup la diete a entiérement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne s'agit point ici de discuter si l'état de nature est préférable à l'état de société, ni de savoir ce qu'un homme qui veut devenir sage doit faire, lorsqu'il rencontre une femelle de son espece dans les bois. Nous sommes ici huit personnes; nous sommes dans un désert immense, d'où nous ne sommes pas sûrs de sortir de notre vie; nous sommes dans un canton où les vivres sont si rares, qu'il est impossible que nous subsistions quinze jours de la chasse d'un mois; que chacun de nous

prenne donc son parti ; qu'il cherche à se prolonger la vie, en attendant que le hasard lui procure l'occasion de rencontrer mieux : choisissez tous votre route, pour moi je vais prendre la mienne.

A ces mots, le *Juif*, l'*Allemand* et le *Suédois* demanderent un de nos fusils, quelques munitions, quelques provisions, nous dirent *adieu*, et disparurent. Nous ne restions plus que cinq, le *Compere*, *pere Jean*, *Vitulos*, *Diego* et moi : mais la bande étoit trop forte pour subsister ; il fut résolu de nous séparer dans l'instant, et de prendre chacun le chemin que nous jugerions à propos.

Nous consentîmes d'autant plus facilement à cette triste résolution, que les circonstances où nous nous trouvions nous ôtoient tout autre moyen de nous conserver la vie. Le *Compere* s'applaudissoit déja de toucher au moment où il alloit rentrer dans l'état de nature : il nous débita encore mille visions philosophiques sur cet état, et avança des paradoxes si extravagants, que j'aurois cru qu'il avoit perdu l'esprit, si je n'eusse su que son cerveau étoit dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avoit que l'*Espagnol* qui étoit inconsolable. Lorsque nous fûmes prêts de

nous séparer, il se mit à pousser des hurlemens épouvantables. Ah ! mon très-cher et très-honoré maître, s'écria-t-il, philosophe incomparable ! dont le soleil n'a point vu de semblable depuis *Pekin* jusqu'à *Salamanque* ! Ah ! très-redoutable, très-vertueux et très-secourable *pere Jean*, consolateur des affligés, pourvoyeur des affamés, dont l'ame stoïque est aussi inébranlable que les murailles du *Capitole*... et vous, mon, ami *Jerôme*, que va devenir sans vous le pauvre gentilhomme *Diego-Arias-Fernando de la Plata*, *y Rioles*, *y Bajalos* ! que va devenir sans vous le pauvre *Diego* ? Cet état de nature, que mon doux maître dit être le plus heureux état de la vie, est pour moi une perspective effroyable, est pour moi un état..... Ah ! je ne puis vivre dans cet état de nature ..... Je veux toutefois que ce soit un bon état, puisque mon cher maître le dit : mais je n'y puis penser sans frémir d'horreur .... La seule idée que je m'en forme, me fait dresser les cheveux aussi roides que la pique de *dom Garcias* de *Palastro*.... Ah ! malheureux, que vas-tu devenir ? Quoi ! vivre seul, sans amis, sans secours, sans consolation....? Hélas ! pauvre *Diego*, pauvre *Diego*, comment supporteras-tu les horreurs de la solitude, sans être né ours ou

chat-huant ! comment souffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, si personne ne te saigne ; les douleurs d'un abcès, si personne ne te le perce ; et la dislocation d'un membre, si personne ne te le remet ? Comment guériras-tu de la fievre, si on ne te donne le quinquina ; de la v. . . . , si l'on ne t'administre le mercure ; et de la diarrhée sans l'ipécacuanha ? Qui te nourrira, lorsque tu ne pourras plus marcher ? qui te défendra de la gueule du loup, lorsque tu seras le plus foible ? Qui t'appliquera un emplâtre au talon, si tu es piqué d'un scorpion ? Ah ! si les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finissoient tout d'un coup, je ne me plaindrois pas : mais je peux me casser une jambe, et vivre encore six mois dans des douleurs insupportables ; un chancre incurable peut me ronger une fesse, et je puis vivre des années dans des tourmens affreux ; une fistule maudite peut me survenir à l'*anus*, me ronger *l'intestin rectum* et tout ce qui en dépend, sans avoir le moindre pauvre petit chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature ! état de nature ! tu n'es pas mon état.

Lorsque *Diego* eut fini sa jérémiade, il fut conclu que nous ne nous séparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en

marche, et nous fîmes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour *pere Jean* apperçut un daim; et, comme cet animal étoit à la portée du fusil, le *révérend* le jeta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. *Pere Jean*, *Vitulos*, *Diego* et moi résolûmes de ne point encore nous séparer ce jour-là : mais le *Compere* vouloit absolument cette séparation; il lui tardoit de devenir sauvage; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim, nous continuâmes notre chemin. Vers le soir nous apperçumes que le terrein formoit une pente sur notre gauche; nous prîmes cette route, et en moins d'une heure nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau rempli d'écrevisses. Pour le coup il ne fut plus question de séparation : le *Compere* jura qu'il vouloit vivre et mourir avec nous, et qu'il n'abandonneroit point le ruisseau sans être sûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit, nous nous remîmes d'autant plus aisément des fatigues de notre voyage, qu'il ne se passoit point de jour sans que nous ne vissions quelques animaux sauvages venir boire à ce ruisseau, ce qui donnoit occasion à *pere Jean* d'en jeter de tems en

tems quelqu'un sur le carreau. Il ne nous manquoit plus que de revoir nos pauvres camarades : mais soit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre, ou qu'ils fussent péris, nous n'en apprîmes aucune nouvelle.



CHAPITRE XXV.

Continuation de notre voyage. Découverte d'un peuple inconnu.

APRÈS avoir séjourné environ huit jours, le *Compere* proposa de remonter le ruisseau, dont la source paroissoit être à l'*est*. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition, que nous n'avions rien à craindre de la disette, aussi long-tems que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes dans un endroit où ce ruisseau sortoit d'entre des rochers escarpés ; ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours et demi nous eûmes traversé ces rochers, et nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés environ deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, composées de branchages entrelacés et couvertes de roseaux. Etant entrés dans l'une de ces ca-

banes, nous n'y trouvâmes ni meubles, ni ustensiles, sinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer où l'on avoit fait du feu dans la journée même. Nous visitâmes les autres cabanes, et nous trouvâmes par-tout la même chose, à la réserve d'un peu de fromage, et d'une dixaine de livres de viande enfumée que nous prîmes pour passer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux enfans d'environ dix ans, couverts de peaux, et gardant un troupeau de chevres : aussi-tôt que ces enfans nous eurent apperçus, ils se mirent à courir à toutes jambes en poussant des cris affreux, et entrerent dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirigé notre route sur la leur, nous traversâmes le bois, et nous arrivâmes dans une habitation composée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une nation à demi sauvage, vêtue de peaux, et parlant à peu près comme les grenouilles coassent.

Dans un instant nous fûmes environnés de toute la bourgade. Les hommes étoient armés d'arcs, de fleches et de longs bâtons dont la pointe étoit durcie au feu ; quelques-uns mêmes avoient des haches ; ce qui nous fit croire qu'ils avoient relation

avec quelque nation à qui le fer étoit connu : car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçassent aucun art, aucun métier, en un mot, qu'ils connussent d'autres occupations que la chasse. Quoique ces hommes fussent tous armés, ils ne témoignerent en aucune maniere de vouloir nous faire du mal : au contraire, ils nous présenterent du lait dans une espece de jatte de bois, qui paroissoit avoit été creusée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande seche, quelque fruits inconnus en Europe, mais de très-mauvais goût.

Nonobstant ce bon accueil, nous nous tînmes sur nos gardes, et nous refusâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant apperçus de notre défiance, ils nous menerent dans une hutte vuide, qui se trouvoit à la portée de pistolet des autres, et nous firent entendre par signe que nous pouvions nous en accommoder. Ensuite le plus âgé d'entr'eux ramassa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi lesquelles il en mit quelques noires : puis ayant mis ces pierres dans son bonnet, les chefs de famille s'approcherent et en tirerent chacun une. Ceux auxquels les pierres noires tomberent, pousserent un cri de joie, disparurent à l'instant, et revinrent un moment

après avec cinq chevres et une jatte de bois, qu'ils nous présenterent, en nous faisant signe que nous pouvions nous servir de ces animaux pour en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher chacun leur femme, et nous proposerent de les tirer au sort; ce que nous fîmes pour leur complaire. Lorsque nous fûmes ainsi partagés, toute la bourgade environna notre cabane, et se mit à hurler si épouvantablement, que *Diego* faillit mourir de frayeur. Ces hurlemens n'étoient cependant qu'une espece de cantique, par lequel il nous souhaitoient toutes sortes de plaisirs et de prospérités.

Lorsque le cantique fut fini, nos hôtes s'éloignerent environ deux cents pas de notre cabane; ils s'assirent sur leur cul, à la maniere des tailleurs, et nous laisserent avec ces femmes. Pendant ce tems-là, celles-ci nous firent entendre par leurs gestes, par leurs caresses, la raison pourquoi elles étoient envoyées; mais nous étions trop épuisés par les fatigues que nous avions essuyées, pour les aider à remplir l'objet de leur mission : d'ailleurs, elles étoient si laides, si mal-propres, qu'elles étoient plus capables de nous faire passer to te envie, que de nous en donner. Voyant que nous ne remuions pas, elles se mirent

à hurler comme si on les eût écorchées. Alors *pere Jean* nous dit : vertu de froc ! si nous ne satisfaisons ces femelles-là, leurs maris et toute la f.... bourgade vont nous tomber sur la carcasse — J'aimerois mieux être empalé, répondit le *Compere*, que d'en toucher une ; — et moi aussi, dit *Vitulos* ; — et moi de même, ajouté-je ; — et moi non, dit *Diego ;* il faut apprendre à se vaincre dans ce monde ; c'est un péché que d'être si délicat : mais, hélas ! la nature me refuse son secours dans ce moment-ci ; il ne me reste que le désir de bien faire. O mon bon ange ! vous savez que dans tout cas d'impossibilité le désir est réputé pour fait.

Lorsque *Diego* eut fini de parler, le *révérend* dit qu'il avoit bien prévu que cette besogne alloit retomber sur lui : il se mit donc en devoir de s'en acquitter, et s'en acquitta si bien, que ces femmes furent ensuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures, nos hôtes se rapprocherent de notre baraque, se mirent à beugler comme auparavant ; les maris reprirent leurs femmes, et l'on nous laissa tranquilles.

Lorsqu'ils furent partis, le *Compere* nous dit : je ne sais à quoi ceci tournera ; mais il me semble que nous sommes chez une

gnage. *Pere Jean* s'imaginant qu'il leur falloit des expressions de reconnoissance plus sensibles, se mit à faire des grimaces épouvantables, et à beugler d'une si terrible maniere, que je craignis que la baraque ne croulât, et nous ensevelit tous. Les deux députés, sensibles aux politesses du *révérend*, lui cracherent au visage, et l'essuyerent avec leur barbe.

Une faveur si singuliere anima *pere Jean*: il redoubla ses grimaces et ses beuglemens; nous nous mîmes à faire comme lui, les deux envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit, et fit *chorus*; ce tintamare infernal dura jusqu'à ce qu'épuisés et couverts de sueurs, nous tombâmes tous à la renverse.

Cette scene acheva de nous concilier la bienveillance de nos hôtes: pour marque de leur estime, ils allumerent un grand feu vis-à-vis de notre cabane, laisserent deux hommes qui passerent le reste de la journée, et toute la nuit, à en avoir soin.

Le lendemain *pere Jean* voulut rendre visite à nos hôtes. Ayant chargé nos deux fusils de frais, il en donna un à *Vitulos*, et garda l'autre pour lui: le *Compere*, et moi prîmes chacun un arc; *Diego* se chargea de la marmite, et nous nous mîmes en marche. Le *révérend* marchoit le pre-

religion, ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable est le pere commun de ce peuple fortuné, sans en être le maître : il n'a rien à demander à ses enfans, rien à leur donner ; il n'a que des conseils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteste mon ingrate patrie ; je vais brûler les haillons que je porte, et qui me rappellent encore la mémoire des états policés ; je renonce à ma langue maternelle ; je ne veux plus que coasser ou hurler comme tu fais ; je veux, en un mot, mourir et être enterré au milieu de toi.

En finissant ces mots, le *Compere* se dépouilla nu comme la main, et jeta ses habillemens dans le feu : puis s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la baraque, il se mit à coasser comme les grenouilles ; et, quelques instances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

*Raisonnement de l'*Espagnol *sur l'état du* Compere.

DIEGO avoit cru d'abord que le *Compere* badinoit ; mais lorsqu'il vit que c'étoit tout de bon, il se leva en s'écriant : je crois en vérité que mon doux maître est devenu fou. Seroit-il possible que le plus grand philosophe de la terre eût perdu l'esprit tout d'un coup ? Juste ciel ! qu'est-ce que de nous ? Hélas ! le révérend pere *Yvo de Ribeira* avoit bien raison de dire que les choses d'ici-bas sont fragiles et périssables. « Tout ce qui existe dans le monde, di- » soit-il, n'est porté à sa perfection qu'a- » vec lenteur et par degré ; mais un ins- » tant l'absorbe ou l'anéantit. Le bled semé » dans les champs doit être un certain » tems dans la terre avant que ses parties » séminales commencent à végéter, se dé- » velopper et s'étendre, avant qu'elles bri- » sent l'enveloppe qui les renferme ; alors » il lui faut un tems beaucoup plus con- » sidérable pour passer par les différentes » formes, par les différens degrés d'ac-

elles étoient révêtues, se joignent des sons, des mots, des termes et autres signes de la pensée : la nature des choses, leurs qualités, leurs actions, leurs changemens, leur succession, leurs usages, leur durée, exprimés par des paroles, ou autrement, offrent à l'esprit un fond d'idées, sur lequel il s'exerce sans jamais s'épuiser. A mesure que les opérations, qu'il faisoit sur les choses ou sur leurs images, s'étendent sur les termes qui représentent ces mêmes choses, ses idées deviennent plus générales ou plus universelles, ses connoissances s'accumulent, se perfectionnent et se multiplient : enfin, il parvient, avec le tems, à un tel degré de perfection, que ce n'est point sans raison que quelques-uns l'ont pris pour un rayon de la divinité.

Mais si, au bout de ce tems qu'il fallut à l'esprit pour en venir là, la machine organisées, à laquelle il est uni, se détraque tout-à-coup ; si le cerveau éprouve quelque changement subit et funeste, *adieu* l'intelligence, les réflexions, le raisonnement, les connoissances ; *adieu* l'esprit même ; il disparoît avec autant de célérité, qu'il avoit mis de tems à devenir ce qu'il étoit.

O mon très-honoré maître ! tel est pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès vo-

tre plus tendre jeunesse votre esprit fut comme une étoile nouvelle et resplendissante qui paroît sur l'horizon, et qui efface toutes les autres par sa clarté. Insensiblement cet astre est monté vers son apogée; son éclat dissipoit les ombres de la nuit: mais un nuage ténébreux s'est élevé tout-à-coup, et l'a offusqué; cet esprit qui faisoit l'admiration des sages, la frayeur des foibles, et la honte des sots, s'est éclipsé dans un instant, peut-être pour ne reparoître jamais! . . . O très-redoutable *pere Jean* de *Domfront!* il ne me reste plus que vous dans le monde; si l'esprit vient à vous tourner aussi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

Mais la tête auroit-elle effectivement tourné à mon doux maître? L'état où je le vois ne seroit-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire et préméditée à toutes les connoissances qu'il avoit acquises, ainsi qu'il l'a dit lui-même? . . C'est cela, et non autre chose. Mon maître a abandonné son savoir, comme un outil inutile qu'on rejette après s'en être servi. Le vaste savoir de mon cher maître lui a fait connoître que l'homme en société est tyran ou esclave, et toujours méchant; que toutes les connoissances, que toutes les sciences que l'homme cultive en cet état, détério-

rent de plus en plus son espece : la force du génie de mon maître chéri lui a fait connoître le *maximum* et le *minimum* de tout cela ; il en a conclu, ce qu'il en avoit à conclure, et il est devenu tel que le voilà.

Que l'on ne dise pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature a donné à l'homme, c'est-à-dire, aux connoissances qui nous élevent si fort au-dessus des animaux, à l'usage de cette faculté inestimable par laquelle nous acquérons ces connoissances, est une instigation du diable, est l'effet d'une ingratitude détestable envers l'auteur de la nature, car je prouverois, par l'exemple des plus saints personnages de l'antiquité qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection qu'en se dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant, en quelque sorte, semblable aux brutes.

Parmi ces hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richesses, l'aisance et la volupté, pour se retirer dans les déserts, où ils se creusoient des tanieres, où ils ne se nourrissoient que d'herbes et de racines, comme font la plupart des animaux. D'autres se sont dépouillés de leurs habillemens, des parures du siecle, et ont marché nus ou presque nus, en dépit de la rigueur des saisons. D'autres ont renoncé

à l'usage de la parole ; ils ne se sont plus expliqués que par signes, ou ne se sont plus expliqués du tout.

O très-humbles et très-pieux solitaires ! ô mon maître ! si les hommes ordinaires n'eussent jamais porté leurs regards au-delà de leur sphere ; si les autres, satisfaits d'avoir vu, se fussent retirés dans les bois, eussent fermé les yeux, et se fussent tus pour jamais, le genre humain s'en seroit trouvé mieux ; notre *S. Pere le pape* seroit bien plus grand Seigneur qu'il n'est, et les trois quarts du mal qui existe sur la terre, seroient encore à naître. Je veux donc suivre votre exemple, ô hommes incomparables ! dussé-je être réduit à l'état que je craignois tant, lorsqu'il s'agit de nous séparer dans le désert : je renonce au peu de connoissances que j'ai acquises : je renonce à la parole, et je n'en réserve l'usage que pour réciter le *pater* et le *miserere*.



CHAPITRE XXVII.

Autres réflexions sur le même sujet.

PERE *Jean* et *Vitulos* faillirent d'étouffer de rire, en voyant le *Compere* et *Diego* coasser l'un à côté de l'autre : quant à moi, il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prît. Ce n'étoit pourtant pas que l'état de l'*Espagnol* me touchât en aucune maniere, car il y avoit long-tems que je savois qu'il étoit fou ; mais celui du *Compere* me pénétra de douleur, et me porta à faire les réflexions les plus affligeantes sur la condition du genre humain.

Est-il possible, m'écrié-je, que cet esprit qui nous éleve si fort au-dessus des animaux, qui doit servir de flambeau dans toute notre conduite, qui doit être la source de notre bonheur et de notre tranquillité, soit un sujet perpétuel d'humiliation, soit la cause de nos égaremens et l'instrument de nos malheurs ?

Quelle est donc la cause d'un effet si funeste ? Notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot, toutes nos passions : notre inquiétude, qui

nous porte sans cesse à vouloir connoître ce qui ne nous touche pas ; notre ignorance, qui se laisse éblouir par le vain éclat des objets fantastiques qui nous environnent ; notre orgueil, qui nous fait croire que rien n'est inaccessible à nos recherches, à notre pénétration ; nos passions, enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne consiste qu'en tout ce qui les flatte.

Le *Compere*, né d'un tempérament vif et inquiet, a prétendu accumuler connoissances sur connoissances, et il n'a point vu que ce qu'il prenoit pour de l'or, n'étoit qu'un faux clinquant. Il avoit remarqué que la société est remplie de maux ; il a cherché la source de ces maux ; il a cru l'avoir trouvée dans la religion et les loix qui constituent cet état, dans les sciences qu'on y cultive, dans les opinions qui y sont répandues. Animé par cette découverte, sa voix s'est élevée ; il a tonné contre cette source, et s'est attiré malheurs sur malheurs : au lieu de rentrer en lui-même, et de voir si, en prêchant contre des abus, il ne s'abusoit point lui-même, il a renoncé fiérement à tout ce qui caractérise l'homme civilisé ; il a bravé la société irritée, et il n'a point senti qu'il n'étoit dans ce moment que le jouet de son aveuglement, de

on orgueil, et qu'il alloit devenir la victime de son propre ressentiment ; enfin, il vouloit instruire l'univers, et il a fini par extravaguer : il croyoit faire l'admiration des sages de la postérité, et il est devenu l'objet de leur pitié.

La vraie philosophie ne consiste donc point à avoir vu que l'illusion, le vice et la méchanceté sont l'apanage des hommes civilisés, ni à publier, en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les loix, les opinions différentes, etc. en sont la cause, ni à devenir sauvage après ce bel exploit ; mais elle consiste, et je le vois ajourd'hui, à savoir vivre tranquille et heureux (*a*) au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle soit : un chacun en possede les moyens ; le simple usage de sa raison et de sa prudence suffit pour cela (*b*) ; et

(*a*) Je parle ici du bonheur intérieur qui ne dépend d'aucune cause externe.

(*b*) *O cœcis mortalia plena tenebris*
Pectora, et ô mentes caligine circumsepta :
Stultitiæ ! incedunt deserta per avia ; vix, heu !
Ex paucis novisse datum, quo tendere utum,
Quâ sit iter, per quod vera et bona summa petantur :
Non docet hoc gemini nodosa sciencia juris,
Non quæ Pæonio sanat medicamine morbos,
Non rhetor, non grammaticus. Sapientia sola
Hoc aperit ; fida hæc hominum dux atque magistra
est.

PALING. in Taur. pag.

lorsque je réfléchis sur ce que j'ai vu tant de fois dans les différens lieux où nous avons séjourné, mille exemples s'offrent à ma mémoire, et confirment ce que j'avance. Ah ! *Whiston*, *Whiston*, je ne vous ai jamais oublié, ni ne vous oublierai jamais. Si votre condisciple eût suivi les conseils que vous lui avez donnés lorsqu'il vous rencontra à *Paris* (*c*), il se seroit bien épargné des peines, ainsi qu'à ceux qui l'ont suivi : il y auroit long-tems que le fantôme qui me fascinoit les yeux se seroit évanoui......

J'allois continuer sur le même ton, lorsque *Vitulos* m'interrompit pour me demander, d'un petit air moqueur, pourquoi tous les hommes, ayant des moyens aussi faciles que je le disois pour se rendre heureux, il y en avoit si peu qui le fussent ; pourquoi ils s'abandonnoient presque tous aux impulsions de leur inquiétude, aux ténebres de leur ignorance, aux transports de leurs passions.

Je ne savois d'abord si je devois lui répondre ; mais après quelques momens de réflexions, je lui dis : monsieur *Vitulos*, si les hommes ne sont point heureux,

---

(*c*) *Voyez* le chap. 7 du premier volume.

ayant tous les moyens de l'être, c'est parce qu'ils font comme le *Compere*, comme le *révérend* que voilà, comme *Vitulos*, tant d'autres et moi, avons fait ; c'est parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon qui les entraîne, ils ne se donnent point la peine de réfléchir sur la vraie maniere par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils sont susceptibles ; en un mot, c'est que, par une fatalité inconcevable, l'homme, malgré le pouvoir qu'il a du contraire, se plaît à chercher hors de lui ce qui n'y existe pas, ce qu'il a senti mille fois exister au-dedans de lui-même.

Et ce peuple qui coasse, dit *pere Jean*, et qui t'a si bien régalé, te semble-t-il aussi qu'il ne soit point heureux?

Sans doute, répondis-je : il faudroit pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs, ni vices ; mais il est trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand'peur qu'il n'erre par l'extrémité opposée à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumieres, et qu'il ne soit méchant d'une tout autre maniere qu'on ne l'est dans nos contrées. Quoi qu'il en soit, ses erreurs n'en seroient pas moins des erreurs, ni ses vices des vices, et par conséquent son état véritablement malheureux. Le *Compere* coasse ici à sa maniere : mais si nos hô-

tes si doux, si bienfaisans, si tranquilles en apparence, vouloient lui permettre d'aller coasser quelques jours parmi eux, il découvriroit bientôt qu'ils ne sont point tels qu'il se l'est imaginé. Sa révérence se souvient qu'il en vint ici un, il y a quatre jours, qui nous fit entendre que sa nation est fort nombreuse, qu'il y a plus avant quantité d'autres bourgades semblables à celle-ci : je ne m'étonnerois pas si ces bourgades se réunissoient quelquefois pour aller en course sur quelque peuple voisin ; car les haches et autres effets que nous avons vus ne viennent certainement point de leur crû : je me trompe donc de beaucoup si nos hôtes si hospitaliers, si charitables, ne sont que des brigands fieffés, enfin, si nous demeurons ici, le tems nous apprendra à quoi nous devrons nous en tenir sur leur compte. — Ma foi, dit *pere Jean*, tu pourrois bien avoir raison. Si tu avois toujours raisonné de même, je ne t'aurois point pris si souvent pour un sot.



CHAPITRE XXVIII.

Changement de Scene.

Le *révérend* avoit a peine fini de parler, qu'un bruit confus se fit entendre. Nous sortîmes de la cabane pour voir ce que c'étoit, et nous apperçûmes toute la bourgade en mouvement.

Quoique *pere Jean* eût la meilleure opinion de nos hôtes, il ne laissa point de s'armer d'un de nos fusils, de faire prendre l'autre à *Vitulos*, à moi la hache, et de dire au *Compere* et à *Diego* de prendre nos arcs et de se tenir sur leur garde en cas d'événement : mais le *Compere* ne fit point semblant d'écouter son oncle ; et *Diego* croyant qu'on alloit combattre, se cacha sous la litiere, dont le sol de la cabane étoit couvert.

Un instant après, nous vîmes paroître le vieillard, paré extraordinairement, et marchant à la tête des hommes de la bourgade, dont les uns étoient armés d'arcs, les autres de massues ou de haches. Quatre femmes venoient ensuite, menant chacune par la main un enfant d'environ trois ans,

couronné de feuillages, et ayant le corps peint de diverses couleurs. Le reste des femmes et des enfans suivoient.

Cette troupe marchoit d'un pas grave et dans un profond silence. En passant devant notre cabane, elle poussa un cri de joie et s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des siens, nous fit entendre qu'ils alloient à quelque distance de-là, d'où ils ne tarderoient pas à revenir, et comme le *Compere* témoignoit vouloir les accompagner, il lui fit signe de demeurer.

Lorsque ce compliment fut fini, le vieillard se remit à la tête de la troupe; celle-ci poussa un second cri, et se remit en route.

Au bout d'environ un demi-quart-d'heure, elle entra dans un bois et disparut. Alors *pere Jean* nous dit qu'il vouloit voir ce qu'elle alloit faire; *Vitulos* dit la même chose; ils prirent leurs fusils et se mirent en chemin; enfin, je me joignis à eux avec la hache sur l'épaule; le *Compere* suivit en coassant, et *Diego* en tremblant.

Lorsque nous fûmes à l'entrée du bois, nos hôtes, qui s'y étoient enfoncés à environ une portée de carabine, firent retentir l'air de *cornets-à-bouquins*, et de hurlemens effroyables. Aussi-tôt *pere Jean* avança plus avant, et voulut, malgré les instances

que nous lui fîmes, percer jusqu'à l'endroit où ils étoient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçans, qui nous semblerent être ceux de quelques enfans. Ces cris nous firent redoubler le pas ; nous arrivâmes à portée de la troupe, et nous apperçûmes à travers les broussailles tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc, aux pieds duquel le vieillard venoit d'ouvrir le ventre, et d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocens dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux, et mit *pere Jean* dans une telle fureur, que, sans considérer ce qui pouvoit arriver, il jeta d'un coup de fusil le vieillard sur le carreau ; en même tems il m'arracha la hache, il fondit sur ces barbare ; il en avoit déja jeté une dixaine par terre ; la troupe épouvantée prenoit la fuite à toutes jambes, avant que *Vitulos* eût songé à le seconder.

Après cet exploit, le *révérend* écumant de rage, vint prendre le *Compere* par le collet, le traîna prè de ces victimes encore palpitantes, et lui dit : regarde, malheureux, considere les fruits de la férocité aveugle et enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature, que tu prétends être l'état le plus parfait que l'on

VIII.




TAYLOR INST. OXFORD

l'on puisse imaginer. Mais vois, et juge par ce spectacle sanglant, de quoi seroient capables des hommes dont l'ignorance fût poussée à quelques degrés de plus.

Ce que nous venions de voir, ce que *pere Jean* venoit de dire avoit pétrifié le pauvre *Compere*; mais lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il s'écria : ô l'abominable espece, que l'espece humaine ! qui l'auroit jamais cru.... ! j'avois renoncé à la parole et à la raison; je renonce pour le coup à l'humanité.....; je renonce à la vie. Ah ! mon cher oncle, prêtez-moi votre main sécourable; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus supporter qu'avec horreur; donnez-moi la mort....... Mais le *révérend* au lieu d'écouter son neveu, nous dit qu'il falloit retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite et des provisions, et partir de cet endroit sans délai. *Vitulos* trouva cette proposition un peu hardie : il lui dit que si les barbares, revenus de leur premiere frayeur, nous appercevoient dans la plaine, nous courrions grand risque d'en être massacrés; mais le *révérendissime* lui répondit que les gens cruels étoient ordinairement des lâches, et qu'il ne les craignoit pas.

Là-dessus nous nous remîmes en route

vers notre cabane, et nous n'apperçûmes personne : la troupe dissipée s'étoit enfoncée dans le bois.



CHAPITRE XXIX.

Continuation de notre route.

LORSQUE nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays; ensuite nous tirâmes à travers une plaine sablonneuse droit à une chaîne de montagnes, qui paroissoient à deux ou trois lieues de nous.

Lorsque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées; c'est pourquoi nous entreprîmes de les passer, et en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté : alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui sortoit d'un rocher, et nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir et raisonner sur ce que nous venions de voir. Le *Compere*, honteux d'avoir été la dupe de ses fausses conjectures, persistoit toujours à vouloir être assommé : le *révérend* alloit enfin le satisfaire, mais *Vitulos* vint à bout de leur faire entendre raison.

Lorsque le jour fut venu, nous tînmes conseil sur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut résolu que nous tirerions droit au midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du *Mogol*, et passer de là à *Surate*, et de *Surate* en *Europe*.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages, et entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce tems-là nous rencontrâmes une *horde* de trois à quatre cents *Tartares*, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, et qui finirent par nous voler nos armes et tout ce que nous avions, malgré la résistance du *pere Jean*, les reproches du *Compere*, les représentations de *Vitulos*, les cris de *Diego*, et mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces *Tartares*, nous poursuivîmes notre route; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir; notre seule ressource ne consistoit plus que dans les herbes et les racines; heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernieres une espece de raifort qui étoit d'assez bon goût et très-nourrissant.

De tems en tems nous rencontrions encore quelques *Tartares* qui nous régaloient comme les autres, et qui nous auroient

volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler : enfin, au bout de trois mois de fatigues et de périls de toutes especes, nous arrivâmes dans le *Mogol*.

Il s'agissoit de traverser ce vaste empire, et de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors ; mais nous n'avions pas le sou. *Pere Jean*, qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre reconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connoissoit parfaitement les simples ; il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, et s'annonça pour médecin dans la premiere ville que nous rencontrâmes ; mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fievre maligne, et un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, et les présens lui tomberent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, et nous arrivâmes à *Lahor*, où la renommée avoit déja devancé notre nouvel *Esculape*.

A peine fûmes-nous dans cette ville, que

les principaux de l'endroit voulurent voir sa *révérence* : c'étoit à qui le fêteroit, à qui l'emploieroit dans les circonstances où son ministere étoit nécessaire : enfin, au bout de trois mois nous avions pour plus de deux mille écus de biens, tant en argent qu'en bijoux et étoffes, etc.

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette ville, lorsqu'un soir le *révérendissime* ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, se trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuse. Il ne douta point que les médecins de *Lahor*, jaloux de ses succès, ne l'eussent fait empoisonner; il eut recours à tous les remedes imaginables en cette occasion; et grâce à l'effet de ces remedes, à la force de son tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. *Pere Jean* avoit non-seulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins que messieurs de la médecine n'auroient point manqué de lui susciter, au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

A la sortie de *Lahor*, nous passâmes par *Nicodar*, par *Syrina*, et nous arrivâmes à *Delhi*, où la science du *révérend pere* doubla notre capital. De *Delhi* nous fûmes

à *Agra*, où il gagna encore quelque chose enfin, d'*Agra* nous vînmes en droite lign à *Surate*, où nous trouvâmes un vaissea qui nous transporta à *Goa*; et dans cett derniere ville, un autre vaisseau qui partoi dans la quinzaine pour *Lisbonne*.



CHAPITRE XXX.

Naufrage, et ce qui s'ensuivit.

Il ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traversée de *Goa* en *Europe;* mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de *Lisbonne*, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, et nous poussa jusque vers la pointe du *cap de S. Vincent*, où notre vaisseau fut brisé en mille pieces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'usage entier de mes sens; je ne le recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu, je regardai de toutes parts; je ne découvris que le ciel et la mer qui s'étoient calmés. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présenterent à mon esprit; je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les saints du paradis à mon secours; enfin, le désespoir le plus affreux alloit me saisir, quand j'apperçus un vaisseau *Anglois* qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorsque

Lorsque ce vaisseau fut à portée, l'équipage m'apperçut, et le capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point si-tôt dans cette chaloupe que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramassé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi; ils me répondirent que non: à ce mot je ne doutai plus que le *Compere*, le *Révérend*, *Vitulos* et *Diego* ne fussent péris; ce qui faillit de me faire évanouir de douleur et de tristesse.

Le capitaine de ce vaisseau prit tous les soins possibles de moi; il me donna deux chemises, un chapeau et quelques autres nippes dont j'avois besoin. Comme son vaisseau étoit destiné pour *Gibraltar*, il fit faire une quête à son arrivée en cette ville, et au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette somme suffisoit pour me reconduire en *France;* mais comme ma santé étoit fort délabrée, tant par les peines que j'avois souffertes, que par le souvenir de mes pauvres camarades, que je regrettois sans cesse, je résolus de faire quelque séjour en cette ville.

Pendant ce séjour, je fis connoissance avec un vieillard *Hollandois*, logé dans la même maison que moi, et qui s'étoit sauvé

d'*Espagne* à cause de l'*inquisition*. Comme je passois presque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avoit eu avec les *inquisiteurs*, et il me répondit en ces termes :

Lorsque j'étois encore en *Hollande*, des personnes de la premiere considération d'*Espagne* me solliciterent plus de cent fois de passer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquoient : mais ma religion, qui est celle des *unitaires*, m'empêcha, pendant plus de six ans, de me rendre à ces sollicitations : enfin les avantages que je voyois à cet établissement, et les promesses qu'on me fit d'une tolérance entiere, me déterminerent à quitter ma patrie avec ma famille et mes biens, et d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me désiroit.

En moins de deux ans, poursuivit le vieillard, le ciel avoit tellement béni mon entreprise, que, sans compter les ouvriers que j'avois amenés de *Hollande*, j'occupois plus de deux cents familles que j'avois trouvées dans la derniere misere, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits m'avoient attiré l'estime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi. Ma maison, ma table leur

étoient ouvertes, et nos conversations ne rouloient que sur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de société pour faire fleurir l'agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me soupçonnerent de dogmatiser : un orage terrible alloit éclater sur ma tête et sur celle de tous mes amis, lorsqu'un soir un honnête homme accourut nous avertir de nous sauver tous dans l'instant, si nous ne voulions point tomber entre les mains de *l'inquisition*. Nous n'eûmes le tems de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme et mes deux fils : une fille que j'avois, et qui étoit alors dangereusement malade, ne put être transportée : elle fut abandonnée à la garde de Dieu, et depuis ce tems-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêcherent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu appaisées, je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ses biens. Tout est perdu, s'écria-t-il : la manufacture est anéantie ; les pauvres gens que je nourrissois sont réduis à une misere affreuse ; mes amis dispersés sont aussi

malheureux que moi ; et s'il m'en restoit encore, ils n'oseroient ouvrir la bouche pour implorer la justice, et réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie, ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, et je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour, et de rentrer dans ses biens.



CHAPITRE XXXI.

Continuation de ma route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chérissois, celle de la mer qui mouille les murailles de *Gibraltar*, et qui me rappelloit sans cesse la perte que j'avois faite de mes amis, me déterminerent d'abréger mon séjour, et de partir de cette ville.

Après avoir pris congé du vieillard et du capitaine *Anglois*, je partis pour *Madrid*. Comme c'étoit au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur ; je reçus un coup de soleil au moment que j'allois entrer dans *Grenade* ; et comme cet accident m'avoit fait perdre connoissance, l'on me transporta dans la ville, où l'on me mit entre les mains d'un médecin *François*, qui prit tous les soins possibles de ma personne jusqu'à mon entiere guérison. Lorsque je fus rétabli, je payai le médecin, je le remerciai de ses soins, et me disposai à continuer ma route.

La veille de mon départ, je me trouvai

en compagnie avec deux *religieux de l'ordre de S. Dominique*. Ces *révérends peres*, ayant appris que je partois le lendemain, me demanderent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux *auto-da-fé* que l'on eût fait depuis long-tems. Je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces sortes de spectacles, où l'humanité avoit tant à souffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ses *peres*, il ne s'agit que de brûler des hérétiques. Les hérétiques, répartis-je, sont des hommes comme nous ; un hérétique souffrant est notre semblable qui souffre.... Monsieur est peut-être hérétique aussi, interrompit le *religieux*. — Je ne suis point ici pour faire ma confession de foi, repliqué-je ; je dirai seulement que je ne sais par quel droit votre ordre s'arroge le pouvoir en ce royaume de martyriser les gens pour leurs opinions. — Oh, oh, dit le *dominicain*, vous ne savez point par quel droit notre ordre s'arroge ce pouvoir ? eh bien, vous saurez que c'est par un droit qui fait honneur à la raison, à la nature et à la religion. Comme vous me paroissez peu instruit sur cet article, et qu'un petit détail sur la nature de ce droit pourra vous desiller les yeux, et peut-être faire de vous

un bon catholique; écoutez ce que je
vous dire.

C'est un axiome parmi nous qu'il n
qu'une religion dans laquelle on puisse
sauver. Hors d'icelle, quelque juste
l'homme puisse être, il est en abomi
tion aux yeux de son créateur; il ne
plaît qu'autant que ses œuvres se trouv
justifiées par la foi, et cette foi est sou
nue par le culte qu'il exige. L'un et l'au
est l'objet de la révélation; la révélat
est la base de la vraie religion; celle
est la religion chrétienne.

Comme Dieu connoît la foiblesse de
raison de l'homme, son inconstance na
relle, la corruption de son cœur, et
d'ailleurs il est infiniment jaloux de la
reté de cette foi et du culte qu'il a étab
qu'il en veut l'étendue, la défense et
perpétuité, il a établi sur la terre
ORACLE infaillible de ses décrets étern
qu'il faut croire sur sa parole, sous pe
de réprobation; un INTERPRETE irréf
gable de sa volonté suprême, qu'on ne p
contredire sans s'opposer à la divinité m
me; un FANAL certain, auquel on c
avoir recours dans les ténebres du do
et de l'ignorance; UN CHEF UNIQUE de
hiérarchie ecclésiastique, pour *arracher* (

(a) *Bulle de* CLÉMENT VIII, Ausculta et fili,

dissiper, *édifier et planter en son nom*, *par sa doctrine* ; en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu et le bien de la religion. Or, cet oracle, cet interprete, ce fanal, ce chef est *notre saint pere le pape de Rome*, *légitime successeur de saint Pierre* : d'où il s'ensuit que la vraie religion est la religion du pape ; et que comme les païens, les juifs, les hérétiques, les prétendus gens d'esprit ne croient point au pape, ils sont hors de la vraie religion, et abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixiemes de ses enfans qui sont sur la terre, parce qu'ils sont hors de la vraie religion, il ne laisse point de recevoir en grace ceux d'entr'eux qui se rangent dans le giron de l'église, et qui se soumettent aveuglement à sa doctrine et à ses décisions. C'est pourquoi nous n'épargnons ni sermons, ni promesses, ni disputes, ni controverses, soit pour convertir les infideles et les incrédules, soit pour ramener les hérétiques dans le sentier de la vérité. Mais lorsque la voie de la douceur est inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la foi est inflexible, ou que quelqu'autre cause physique ou morale s'oppose au progrès de l'évangile, en vertu de l'autorité que Dieu a donné à son vicaire,

et dont celui-ci nous a fait part, nous n'hésitons point d'avoir recours à la rigueur, à la persécution, à la violence, à la cruauté même; persuadés que tout est permis contre des hommes que Dieu a rejetés de devant sa face; que c'est une œuvre qui lui est agréable de poursuivre jusqu'au moindre de ses ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future; et d'arrêter ainsi la propagation de l'erreur.

Mais, *mon pere*, interrompis-je, est-ce que la religion chrétienne s'est établie par ce mêlange singulier de douceur et de cruauté?

Point du tout, mon enfant, reprit le *dominicain*; la religion chrétienne s'est établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure et exemplaire des apôtres et des premiers chrétiens. L'église étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie de persuasion. Ses chefs manquoient de politique, de crédit, et sur-tout de cette sainte audace, par laquelle leurs successeurs se distinguerent si noblement dans la suite. Mais lorsque les chrétiens se virent assez fort par leur nombre, par le courage des évêques, l'appui de quelques grands, ils ne tarderent pas à faire voir que ce zele qui leur faisoit envisager les supplices avec intrépidité, ne

leur manquoit point lorsqu'il s'agissoit, ou de venger le sang de leurs freres, ou de planter l'évangile par le fer et par le feu, ainsi que par la prédication.

Le troisieme siecle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus sainte des représailles, ils égorgerent, dans la *Syrie* et la *Palestine* (*b*), les magistrats qui avoient sévi contr'eux; ils noyerent la femme et la fille de *Maximin*, et firent périr dans les tourmens ses fils et ses parens.

Quelque tems après, *S. Cyrille* appuya cette démarche par ses discours et par sa conduite. Il chassa de son autorité les *novatiens*, et dépouilla leur évêque de ses revenus (*c*). A la tête d'un peuple ému, il attaqua les *juifs* dans leurs synagogues, les chassa d'Alexandrie, et fit piller leurs biens par les chrétiens, *parce que*, dit S. Augustin, *tout appartient aux fideles, les méchans ne possédant rien en propre* (*d*).

L'intrépide patriarche n'en demeura point là; il soutint fort et ferme que l'autorité séculiere est au-dessous de l'autorité ecclé-

---

(*b*) *V. l'essai sur l'histoire générale.*

(*c*) *V.* BARBEYRAC, *dans la préface de sa traduction du* droit de la nature et des gens de PUFFENDORF.

(*d*) *Ibid.*

siatique; et pour le prouver, cinq cents moines entourerent un jour le gouverneur *Oreste*, qui ne portoit point assez de respect à *son éminence*, le blesserent d'un coup de pierre, et l'auroient écrasé si les gardes de ce gouverneur n'eussent arrêté leur fureur. Il est vrai qu'il en coûta la vie à un moine; mais il fut à l'instant béatifié : et pour appaiser les manes du martyr de Jesus-Christ, il ne fallut pas moins que le sang de la célebre *Hypachie*, que les chrétiens mirent en pieces aux pieds de leurs autels (*e*).

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, suffiroit pour vous faire comprendre qu'il est très-permis, et même de nécessité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la foi, pour l'extirpation de l'hérésie, ainsi que pour le soutien de la puissance, de la grandeur et de la majesté des ministres du seigneur. Mais je veux bien vous faire voir que ce zele de la primitive église, n'étoit qu'une étincelle, en comparaison de celui qui anima les fideles dans les siecles postérieurs.

Tandis que les empereurs devenus chrétiens, commencent à persécuter leurs su-

(*e*) *Ibid.*

jets (*f*) par des édits plus ou moins rigoureux, contre les *donatistes*, les *priscillianites*, les *manichéens*, etc. tandis que l'on s'égorge en Asie (*g*) et dans vingt autres endroits pour la consubstantialité du *verbe*; qu'à Rome les vicaires de Jesus-Christ emploient toute leur politique et les inspirations d'en haut pour affermir le pouvoir et l'autorité que Dieu leur a donnés sur les royaumes et les rois de la terre; tandis que, par une mission divine et particuliere, *Charlemagne* court massacrer (*h*) tous les habitans d'*Eresbourg*, qu'il renverse encore le temple d'*Irmenseul*, et qu'il égorge les prêtres sur les débris de l'idole, qu'il pénetre jusqu'au *Veser*, qu'il fait main-basse sur tout ce qui ose lui résister, qu'il laisse aux peuples soumis des missionnaires pour les convertir, et des soldats pour les forcer; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cents prisonniers, pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avoit ravie, et qu'il sacrifie plus de victimes à sa sainte ambition, que tous les païens qu'il vainquit

---

(*f*) *V. l'hist. eccl. du 3, 4, 5 siecle, etc. - l'hist. génér. par une société de gens de lettres.*

(*g*) *Ubi sup.* -- AMM. MARCEL.

(*h*) *V. l'hist. d'Allemagne.* -- MEZERAI, *hist. de France.* — *Hist. eccl.* -- *Essai sur l'hist. en génér.*

n'en auroient immolé à leurs idoles jusqu'au jour du jugement ; tandis enfin que l'impératrice *Théodorat* poursuit pieusement les *pauliciens* (*i*) jusque dans le fond de l'*Arménie*, qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la religion, et pour remplir ses coffres des dépouilles de ces hérétiques abominables, je viens à cet heureux tems qui a vu naître les *croisades*.

Vers la fin du onzieme siecle, l'*Europe* se trouva de beaucoup trop peuplée. Les inondations des barbares avoient rempli l'*Angleterre*, la *France*, l'*Espagne*, l'*Italie* et l'*Allemagne* d'un monde infini. La plupart des monasteres étoient si pauvres, que les religieux étoient obligés de travailler : les peuples étoient plongés dans des désordres affreux : la *terre sainte* étoit entre les mains des infideles. Or, pour dépeupler la terre, enrichir les moines, réformer les mœurs, et recouvrer *Jérusalem*, le ciel suscita un *saint hermite*, nommé *Pierre* (*k*), qui prêcha de la part de

---

(*i*) *V.* MAINBOURG, *hist. des Icon. l.* 6, *p.* 263; *Edit. de Holl.*

(*k*) *Hist. eccl.* -- MEZERAI *abrégé*, *chronol.* -- *Hist. univ.* -- MAINBOURG, *hist. des crois. ad an.* 1095.

Dieu, la *croisade* à tous les fideles, et, de la part du pape, *indulgence pléniere* à quiconque seconderoit l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissant font effet. Plus de quatre-vingt mille *croisés* partent de *France* et d'*Allemagne* (*l*) sous la conduite de l'*hermite*. L'avant-garde commandée par *Gautier sans argent*, essaie son courage en massacrant sur sa route la moitié des *Bulgares*. Le général suit son lieutenant : sur le refus qu'on fait en *Hongrie* de lui fournir des vivres, il prend *Malavilla* d'assaut, et en fait passer tous les habitans au fil de l'épée : punition justement due à un peuple opiniâtre, qui refusoit de coopérer à une si sainte expédition !

Quinze mille Allemands, commandés par le prédicateur *Godeschold*, suivent l'armée de l'*hermite* : mais à l'approche de ces nouveaux apôtres, les *Hongrois* prennent l'alarme : ils tombent à leur tour sur le prédicateur et ses quinze mille hommes, et les exterminent tous. Deux cents mille autres *croisés* suivent ses derniers : ils font main-basse sur tous les *Juifs* qu'ils peuvent attraper, contraignant le reste à éventrer

(*l*) *Ubi sup. ad. an.* 1096.

leurs femmes, leurs enfans, et à se tuer eux-mêmes de désespoir. Après une si sainte action, le ciel récompense ces pieux héros de la couronne du martyre ; ils sont assommés sur leur route, ainsi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant l'*hermite* et *Gautier* arrivent devant *Constantinople* avec le reste de leurs troupes ; et pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchans pour l'exécution de ses décrets, une troupe de *bandits* se joint aux *soldats* de JESUS-CHRIST : ils ravagent ensemble les environs de la ville ; ils passent le *Bosphore* ; tout cede, tout plie sous eux ; mais le diable jaloux de leurs exploits ; suscite le *sultan de Bithinie*, qui les défait entiérement.

Sept cents mille autres *croisés* percent en *Asie* (m) ; leurs chefs réparent l'échec de l'*hermite*, ils prennent *Nicée*, *Antioche*, *Edesse*, *Jérusalem*, et font un tel massacre des *infideles*, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, si ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un succès si glorieux, deux cents mille autres *croisés* s'assemblent (n) ;

(m) *Ubi sup. ad an.* 1098 *et seq.*
(n) *Ubi sup.*

Hugues de France repasse en Europe, et se met à leur tête. L'on en tue une partie dans la *Grece ; Soliman* tombant sur le reste, les taille en pieces, et leur chef meurt abandonné dans l'*Asie mineure* : tant il se trouve d'obstacles à faire le bien !

Les *croisés*, affoiblis par leurs victoires, par les maladies, par le tems, par la division de leurs conquêtes, par la discorde de leurs chefs, par la perte d'*Edesse* (o), sollicitent une seconde *croisade*.

S. Bernard prêche cette nouvelle entreprise avec tout l'enthousiasme dont il est capable : il déchire son habit ; fait des miracles, prophétise, absout, et le zele apostolique ressaisit la *France* et l'*Allemagne*. L'empereur *Conrad* court, en pillant, faire exterminer son armée par le *sultan d'Iconne*. *Louis le jeune* est battu par l'ennemi à *Laodicée*, et déshonoré par sa femme à *Antioche*. La faim, la misere rechassent les nouveaux *croisés* en Europe. *Saladin* bat les *chrétiens* de l'*Asie* à *Tybériade* (p), prend *Gui de Lusignan*, la vraie croix, *Jérusalem* ; tout alloit être perdu, mais par une protection particuliere

(o) *Ubi sup. ad ann.* 1140, 1141, 1142, 1143 *et seq.*

(p) *Ibid. ad ann.* 1187, 1188, 1189, *etc.*

d'en

d'en haut, ce *Saladin* oublie de venger le sang des *infideles*, que les *chrétiens* avoient fait couler en pareille occasion, quatre-vingt-huit ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la consternation. *L'empereur Barberousse* jure de venger la chrétienté. Ce prince passe en *Asie*, bat deux fois l'*ennemi*, prend *Iconne* d'assaut, et va tout rétablir en *Palestine*; mais par un malheur inconcevable, ce grand homme se noie dans le fleuve *Cydnus* (*q*), et ne laisse, après sa mort, que sept à huit mille hommes, que son *fils* rassemble pour les rejoindre aux débris de l'armée de *Lusignan*.

Cependant *Philippe Auguste* et *Richard* arrivent en *Syrie* (*r*): ils se trouvent à la tête de trois cents mille combattans; ils prennent *Ptolemaïs*, et concertent de pousser plus loin leurs exploits; mais le démon qui a toujours intérêt de traverser les plus saintes entreprises, seme la division entre ces deux princes, et *Philippe* repassa en *France*: *Richard* bat *Saladin* à *Césarée*; *Saladin* ruine l'armée de *Richard*; et ce dernier, contraint de retourner en Angle-

---

(*q*) *Ibid. ad an.* 1200.

(*r*) *Ibid. ad eund. an.*

terre, tombe entre les mains de l'empereur *Henri VI*, son ennemi.

(*s*) L'ardeur de se croiser ne se rallentit point. Il se forme une armée de *héros nouveaux*, qui s'embarquent à *Venise* pour la *Dalmatie*. A leur descente ils prennent *Zara*, au lieu de passer en *terre sainte*. *Constantinople*, qui vraisemblablement avoit encouru la colere du ciel, devient un nouvel objet de leur sainte fureur. Ils escaladent, pillent, brûlent, saccagent cette grande ville; ils blasphêment, violent et font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruisent les églises, brisent les autels et les images; ils dansent dans le sanctuaire de *Ste. Sophie*, et précipitent l'empereur *Mirsuflos* du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, *Baudouin* de *Flandre* s'empare de la couronne du précipité; puis les *Bulgares* attrapent le nouveau couronné, lui coupent les bras et les jambes et le jettent aux bêtes féroces.

(*t*) Tandis que ces choses se passent en *Asie*, on ne demeure point à rien faire en *Europe*. Deux armées de *croisés* se forment contre les *Albigeois* et les *Maures*. L'une

(*s*) *Ibid. ad an.* 1201, 1202, 1203, *etc.*
(*t*) *Ibid. ad an.* 1208.

de ces armées prend *Béziers*, en extermine tous les habitans, ruine ceux de *Carcassonne*, s'empare de *Lavaur*, égorge le seigneur de cette ville et quatre-vingts chevaliers, noie la fille du même seigneur dans un puits, et brûle autour d'elle trois cents *Lavaurois* pour achever le grouppe. L'autre ravage tous les pays où elle passe (*u*), tue cent mille *Maures* dans les plaines de *Tolosa*, met aux fers deux cents mille autres de ces infideles, et revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

(*x*) La sainte ardeur de se croiser continue; elle passe même jusqu'aux enfans. Une multitude innombrable d'écoliers partent sous la conduite des moines et des maîtres d'école; mais l'esprit malin pousse les conducteurs à en vendre une partie aux *musulmans*, et le reste périt de misere en route.

Les *croisés* de l'*Asie*, sortis de l'espece de léthargie où ils étoient depuis quelques tems, prennent *Damiete*, et redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en *Egypte* (*y*). Sur ces entrefaites, un *béné-*

(*u*) *Ad an.* 1212.
(*x*) *Ad eund. an.*
(*y*) *Ubi sup. ad an.* 1218, 1219, 1220, 1221, *et seq.*

dictin dispute le commandement de l'armée au *roi de Jérusalem ;* le prêtre du seigneur l'emporte sur le souverain, et enfourne l'armée entre deux bras du *Nil*, pour la garantir de toute surprise : mais le sultan *Méledin*, conseillé par *Lucifer*, y inonde les *croisés*, les contraint de faire une treve honteuse, et de se retirer en *Phénicie.*

(z) *S. Louis*, inspiré du même zele, croit mieux faire que ces prédécesseurs : il équippe une flotte, il part de *France*, et aborde en *Egypte.* L'intempérance, les débauches et les maladies enlevent la moitié de son armée ; les *Sarrasins* défont le reste à *Massoure*, et le prennent prisonnier avec ses deux fils. Après ce désastre, il est contraint de rendre la ville de *Damiette* pour sa rançon, de payer quatre cents mille livres pour les autres prisonniers, et de repasser en *France* sans avoir rien fait.

(a) Quelques années après, le zele du *saint roi* se ranime : il s'embarque pour aller convertir le *roi de Tunis*, et descend vers les ruines de *Carthage* ; mais la peste désole son armée, il en est attaqué lui-

---

(z) *Ad an.* 1250.
(a) *Ad eund. an.*

même, et meurt par humilité sur un tas de cendres.

Ce déplorable événement, que Dieu a sans doute permis pour des causes à lui connues, oblige les *croisés* de faire une trêve avec le *prosélyte manqué*, et de venir passer l'hiver en *Sicile*.

La campagne suivante, ils passent en *Asie*. Ils prennent *Jaffa*, *Beaufort*, *Nazareth*, *Antioche*; ils font mourir environ dix-sept mille personnes, et emmenent plus de cent mille esclaves. De si glorieux succès font espérer de rétablir les choses en ce pays-là; mais le contraire arrive (*b*): *sultan Melecseraph* reprend *Tyr*, *Sidon* et d'autres villes; il bat les *chrétiens* par-tout où il les rencontre, et ruine pour jamais leurs affaires en *terre sainte*.

Mais mon pere, dis-je au *dominicain*, puisque Dieu étoit l'auteur de ses entreprises, pourquoi y périt-il tant de *croisés*? pourquoi s'y commit-il tant de désordres? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes?

Quant au premier article, répartit le *religieux*, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne

(*b*) *Ad eund. an.*

peut racheter à trop haut prix cette *terre sainte*, ces lieux sacrés, que son divin fils a honorés de sa présence, et arrosés de son sang. Quant au second, je réponds qu'il n'est point d'entreprise si louable, de zele si pur, où il ne se glisse un peu de corruption! telle est la fragilité de la nature humaine : mais cette corruption, et tout ce qui en dépend, n'est qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, et de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisieme question que vous me faites, il est vrai qu'il paroît étonnant que Dieu ne maintînt point les *croisés* dans leurs conquêtes ; mais les autres avantages qui résulterent de l'entreprise des *croisades*, ne cédent en rien à la possession de la *Palestine* entiere. Ecoutez bien.

Notre saint pere le pape étendit sa puissance, affermit son autorité, et agrandit son patrimoine.

Les princes chrétiens s'accoutumerent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine que tout bon *catholique* doit avoir pour les *infideles* et les *hérétiques*, s'enracina si fort, qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance et la simplicité, qui sont les bases de la vertu, furent portées à leur plus haut point.

Les progrès des sciences et de la raison, qui sont les instrumens du diable, fut reculé aussi loin qu'il pût l'être.

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avoit de trop.

Les moines acheterent une parties des terres des *croisés* à vil prix, et eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes *croisés* obtinrent par leur zele l'absolution de leurs péchés.

Enfin, la colere du ciel s'appaisa par les pleurs et les gémissemens de quatre cents mille familles pillées, ruinées et abandonnées ; par la fumée des villes qu'on brûla, et des provinces qu'on ravagea ; par les cris des vierges qu'on viola, et par la mort d'une multitude innombrable de *Juifs*, d'*infideles* et d'*hérétiques* qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages sont-ils médiocres ?

Ce n'est pas tout. Les *croisades* ne furent point le seul moyen que le ciel suscita pour extirper l'erreur, et accroître le gouvernement de notre mere la sainte église. Lisez les histoires, sur-tout celles des huit derniers siecles, vous verrez les ruses pieuses

des papes, la noble ambition des évêques, le saint enthousiasme des moines, la docilité évangélique des princes, le zele apostolique des peuples, concourir à l'envi pour la destruction des ennemis de la foi. Vous verrez persécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoller, tenailler, brûler, massacrer sans pitié, sans miséricorde, indistinctement d'âge, de sexe et de condition, juridiquement ou sans forme de procès,

Les *Vilgariens* en *Espagne* et en *Italie* (c) :

Les *juifs* en *France* (d), en *Portugal* (e) et en *Angleterre* (f) :

Les *Vaudois* à *Minerbe* (g) :

Les *Stadings* en *Allemagne* (h) :

Les *Manichéens* en *Champagne* (i) :

Les *Albigeois* à *Montsegur* (k) :

Les *Bisoques* en *Baviere*, en *Boheme* et en *Autriche* (l) :

(c) *Hist. eccl. ad an.* 1001.
(d) *Ibid. ad an.* 1002.
(e) *Ibid. ad an.* 1189.
(f) *Ibid. ad an.* 1206.
(g) *Ibid. ad an.* 1210.
(h) *Ibid. ad an.* 1232 *et suiv.*
(i) *Ibid. ad an.* 1239.
(k) *Ibid. ad an.* 1243.
(l) *Ibid. ad an.* 1315.

Les

Les *flagellans* en *Misnie* (*m*) :

Les *protestans* à *Strasbourg* (*n*), à *Volzei* (*o*), à *Deventer* (*p*), et en mille autres endroits.

Vous y verrez le massacre de *Merindol* et de *Cabriere* (*q*) :

Le massacre de *Calabre* (*r*) :

Le massacre de *Vassi* (*s*) :

Le massacre de *S. Barthelemi* (*t*) :

Le massacre d'*Irlande* (*u*), et bien d'autres massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les fastes de la catholicité, vous y verrez brûler *Jean Hus* et *Jerôme de Prague*, en dépit du droit des gens (*x*) :

Enfermer et piller toute l'*infanterie Hussite* dans les granges de *Bohmischbroda* (*y*) :

(*m*) *Ibid. ad an.* 1414.
(*n*) *Théat. des mart. ad an.* 1526.
(*o*) *Ibid. ad an.* 1528.
(*p*) *Ibid. ad an.* 1571.
(*q*) *Hist. eccl. ad an.* 1545.
(*r*) MEZERAI, *abrégé chron. ad an.* 1560.
(*s*) *Ibid. ad an.* 1562.
(*t*) *Ibid. ad an.* 1572.
(*u*) LAURENT ECHARD, *hist. d'Angl. ad an.* 1620.
(*x*) *Hist. eccl. ad an.* 1415.
(*y*) *Hist. d'All. ad an.* 1434.

Condamner plus de huit mille personnes au feu par le dominicain *Torquemada* (z) :

Massacrer plus de quinze millions d'infideles par les *Espagnols* en *Amérique* (a) :

Brûler plus de huit cents *Anglois* sous le regne de leur reine *Marie* (b) :

Exterminer plus de dix-huit mille personnes sous le gouvernement du duc d'*Albe* (c) :

Poursuivre l'hérésie jusque dans les sépulcres de ses sectateurs ; troubler les cendres des rois, flétrir leur mémoire, remplir l'Europe de larmes, d'horreur et de sang pour empêcher la réformation. En un mot, rassemblez les faits, comptez plus de *cinquante millions* de victimes que le zele de religion a sacrifiées depuis l'établissement du christianisme jusqu'à ce jour, et ne demandez plus ce qui nous autorise à poursuivre à outrance ceux qui ne pensent pas comme nous.

Ah ! mon cher frere, poursuivit le *dominicain*, pour peu que votre cœur se prête

---

(z) *Hist. eccl.*
(a) *Hist. univers.*
(b) *Hist. d'Angl. ad an.* 1553-58.
(c) *Hist. des Pays-bas.*

aux douces influences de la grace, combien ne doit-il point sentir que, par de si glorieuses marques, par de si constantes prérogatives, notre sainte religion l'emporte sur toutes les religions de la terre ? Si quelques *infideles*, quelques *hérétiques* ont voulu quelquefois prouver, soutenir, étendre leurs opinions par de semblables moyens, ils éprouverent bientôt le défaut de ce secours surnaturel et divin qui ne nous manque jamais en telle occasion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées sur des raisons frivoles, succédoient à leur zele; ou succombant eux-mêmes sous le poids de leurs vains efforts, ils prouvoient invinciblement qu'il n'appartient qu'aux seuls *catholiques* de subjuguer la terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

Mon *pere*, dis-je au *dominicain*, si je ne savois que ce que vous venez de me conter s'est passé parmi les hommes, je croirois que vous m'auriez fait l'abrégé des annales de l'enfer. Non, mon *pere*, rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la religion. Il n'y a pas long-tems que j'ai vu un peuple barbare immoler deux petits enfans à un bouc infâme, et j'ai dit qu'une telle action étoit horrible et abominable : si j'avois le malheur de voir sacrifier aujourd'hui autant

d'hérétiques au vrai Dieu, je dirois que ce seroit un sacrifice exécrable.

Mon cher frere, me dit le *religieux*, je suis bien fâché que votre cœur demeure insensible aux impulsions de la vérité. Adieu: je prie le ciel qu'il daigne vous éclairer un jour, et je vous souhaite un heureux voyage.

Lorsqu'il eut fini ces paroles, il partit avec son compagnon.

Pour moi, lorsque le soir fut arrivé, je me couchai de bonne heure, afin de partir le lendemain de grand matin.



CHAPITRE XXXII.

Suite des aventures de Jerôme.

JE dormois d'un profond sommeil, lorsque vers le minuit un bruit soudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna, de la part du *saint office*, de le suivre à l'instant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi ; mais il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le partis de m'habiller au plus vîte, et de le suivre sans murmurer, jusqu'à ce qu'il m'eût conduit et enfermé dans un des cachots de l'*inquisition*.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en carré, sur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds sous terre, où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit ; où l'on n'a pour toute nourriture qu'un peu de pain noir, et quelque feves mal cuites et de l'eau puante ; où quelques brins de paille à demi pourrie servent d'oreiller et de grabat ; où l'on est quelquefois des mois entiers, même des années, sans parler à personne : où l'on est assommé de coups de

nerfs de bœuf, lorsqu'on se plaint un peu trop haut de sa situation : voilà qu'elle étoit ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, sur-tout au bout de quelques jours de séjour : jugez si je me ressouvins de mon entretien de la veille.

Après six semaines d'emprisonnement, celui qui avoit coutume de m'apporter mon nécessaire me parla pour la premiere fois, et me conseilla de demander l'audience des *révérends peres inquisiteurs* : je la demandai dès l'instant même, et elle me fut accordée pour le lendemain. Lorsque je fus devant ces messieurs, l'un d'eux me demanda ce que je voulois. Je lui dis que je suppliois *leurs révérences* de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avoit arrêté. L'on ne me répondit rien, et l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après je comparus derechef devant le sacré tribunal : l'on me fit la même demande, j'y fis la même réponse, et l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré, que la rage et le désespoir me saisirent à un tel point, que je me frappai de toutes mes forces la tête contre une ancre de fer qui étoit attachée à la muraille : le sang que je sentis ruisseler sur

mon visage augmenta ma fureur. Deux semblables coups alloient mettre fin à tous mes maux ; mais ayant apperçu que l'ancre étoit cassée par la violence du coup que je m'étois donné, je réfléchis que je pouvois, par son moyen, me procurer ma délivrance, en me conservant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur et la force suffisantes pour ce que j'en voulois faire, je me mis à l'ouvrage dès l'instant même, et en moins de deux jours je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avois ôtée me procura la facilité d'en ôter une seconde, celle-ci une troisieme, tellement qu'au bout de six jours la muraille se trouva percée, et le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnoit dans un souterrain d'une grandeur prodigieuse, et aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plutôt dans ce nouvel endroit que je rôde, que je tâtonne, que je furette par-tout, et je ne rencontre que des cordes, des poulies, des billots, des roues, des chevalets, et autres attirails patibulaires : à la fin je trouve une porte, mais elle étoit trop bien fermée pour que je puisse l'ouvrir : je rôde de nouveau ; je découvre une cheminée, je crois mon évasion certaine, l'espoir redouble mes forces, je

m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je m'y guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre que j'avois eu soin d'emporter avec moi; je parvins à percer la cheminée au-dessous de la grille. Ce dernier trou donnoit dans un grenier rempli de grains, et dont le toit communiquoit aux maisons voisines; mais comme c'étoit en plein jour, je n'osai hasarder de continuer ma route : je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquois d'autant moins à prendre ce parti, que, quelque tems avant ma sortie du cachot, mon pourvoyeur m'avoit apporté ma pitance pour ving-quatre heures, et que je n'avois plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étoient tombées dans le foyer de la cheminée; je les cachai derriere quelques planches qui étoient contre la muraille; je bouchai, je barricadai le trou que j'avois fait entre mon cachot et le souterrain.

Je finissois à peine cette derniere besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré, le plus vîte qu'il me

fut possible, derriere ces mêmes planches où j'avois mis les décombres, la porte s'ouvrit ; et comme ces planches n'étoient pas trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards et farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, et ayant deux pistolets à la ceinture.

Trois gros peres *dominicains* (dont l'un étoit mon *souhaiteur* de bon voyage) et un *secrétaire* du *saint office* qui les suivoit, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle étoit un bénitier d'un côté, un missel de l'autre, et au milieu, un crucifix passé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable, je me crus perdu sans ressource ; l'on pouvoit voir le trou que j'avois fait, et me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros personnages eurent ri et goguenardé entr'eux environ un demi-quart-d'heure, ils se leverent, et réciterent, d'un ton mâle et vigoureux, le pseaume *exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, et me parurent plus terribles que jamais.

Le pseaume étoit à peine fini, que j'entendis quelques gémissemens, sans que je susse trop de quel côté ils partoient. Un instant après la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ dix-sept ans, qui malgré sa douleur et son abattement, étoit plus belle que le jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche, en un mot, tel que le portent ces freres pénitens que l'on voit dans quelque villes de *France*, en *Italie* et ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelans et les yeux baissés jusqu'auprès de la table, se jeta aux pieds de ses juges en répandant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer une parole. Mais ses soupirs et ses sanglots étant un peu appaisés, elle leur dit en *François*, et d'une voix capable d'attendrir les rochers; hélas! mes *peres*, qu'allez-vous faire de moi? n'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle misere, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires.... ? Levez-vous, ma belle enfant,


YLOR
XFORD

IX.



interrompit un des *inquisiteurs* ; l'on vous a amenée cette fois devant nous, pour que vous confessiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accusée dans votre procès, et que vous méritiez, par cet aveu sincere, d'éprouver la douceur, la clémence et la charité du *S. office*.

Eh ! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire, reprit la fille ? je vous ai dit tout ce que j'avois à vous dire la premiere fois que je parus devant vous ; je vous le répete encore : je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers et que j'adore : je ne crois pas jamais avoir offensé un pere que j'aime et que j'honore, non plus qu'une mere tendre et respectable, dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux ; je ne crois pas non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qu'il m'étoit possible, et auquel je souhaite tout le bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre..... Brisons, s'il vous plaît, sur ces lieux communs, interrompit derechef le *dominicain* : nous avons les oreilles rebattues de ces sortes de propos ; il semble que les trois quarts de ceux qui

paroissent devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les mêmes discours. Venons au fait, ma chere enfant : avouez de bonne foi que votre pere, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies, qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mysteres et d'articles de foi, que notre mere la sainte église croit, enseigne et commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses et salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos ames, se sont ingérés de réduire leur croyance presqu'à rien, et de borner leur morale à la simple observation de la loi naturelle (*a*) : de sorte que sous les apparences trompeuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entiere des opinions d'autrui, pour qu'on tolere les leurs ; de même qu'à force de se rendre officieux, complaisans, nécessaires,

---

(*a*) Ces mots ne me laisserent plus douter que cette malheureuse ne fut la fille du vieillard *Hollandois* ; car la plupart des unitaires de Hollande, rejettent non-seulement les mysteres que l'église romaine adopte ; mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les *protestans* : telle est la doctrine du *péché originel*, etc. D'ailleurs, si cette fille s'exprime en *françois*, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'*espagnol*, et que l'inquisiteur n'entend point le *hollandois*.

et de paroître les plus paisibles, les plus fideles et les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, et par conséquent dans la nasse de Satan, cette maudite engeance a déja fait une breche considérable au troupeau des fideles. O race indigne et détestable ! que n'es-tu engloutie dans le fin fond de l'abîme, avec *Coré*, *Dathan* et *Abiron*, ainsi qu'avec tous les *païens*, les Juifs, les *hérétiques*, et tous les sorciers qui existent sur la terre...? Mais, non, subsistez encore; continuez d'être l'objet de la charité, du zele, des travaux et des veilles des ministres du Seigneur, et nommément du *S. office*, qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut de vos ames. Ah! ma chere fille, vous ignorez encore jusqu'où vont ce zele, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés.

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous. Avouez que votre pere ne vous eut point si-tôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la religion catholique, apostolique et romaine, et une haine implacable pour la *très-sainte inquisition ;* qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le diable

s'est emparé de vous ; qu'il vous a séduite par ses illusions ; que vous vous êtes donnée à lui ; que vous avez usé de maléfices et de sortileges : avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'église et ses ministres ; nommez-nous vos complices ; révelez-nous la retraite de votre pere, ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux sur leurs égaremens, et que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont..... Ah ! pour mon pere, s'écria la fille, sussé-je mille fois où il est, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai sur ce point qu'à la voix de la nature : cette voix aimable et touchante ne nous criera jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce pere si chéri, si respectable, j'en connois peu ; mais ce sont des personnes sages et vertueuses, qui ne différent de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne, et qu'une conscience éclairée les y oblige ; qui font le bien pour l'amour du bien ; qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, et que je me garderois bien aussi de vous nommer, si je savois où ils sont. Au contraire, si ma foi la plus pure, la vertu la plus sévere, dont j'ai fait profession toute ma

vie, sont récompensées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains, et que je souffrirai peut-être encore, je prie le ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce qui est du mépris, de la haine, que l'on m'accuse d'avoir pour l'église et ses ministres, je puis vous protester, dans toute la sincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs que mes parens m'ont enseignés, fut de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'il fût; ce qu'à leur exemple j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avoit que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable; qu'il falloit se borner à déplorer le sort du superstitieux et celui du vicieux, les plaindre l'un et l'autre, les éclairer s'il étoit possible, les traiter en tout comme nos freres. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue; que, malgré les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, et l'espoir que j'ai toujours eu que le tems et la vérité vous feroient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout ressentiment. Or, cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable, et tout ce qui s'ensuit, n'existent que dans le cerveau de ceux qui, par

foiblesse ou par méchanceté, sont venus vous débiter la plus absurde et la plus sanglante des calomnies..... Ma chere enfant, dit l'*inquisiteur*, vous venez d'avouer, sans y penser, que vous êtes hérétique. Courage : dites-nous en quoi consiste plus particuliérement votre hérésie, et les suites qu'elle a eues : ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur : avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire subir la question.

Grand Dieu ! s'écria cette malheureuse; la question ! hélas !... pourrois-je la supporter ?... Ah ! *mes peres*, qui vous autorise à tourmenter vos semblables, qui, avec toutes les vertus morales possibles, ont le malheur d'être d'un autre sentiment que vous ? — Qui nous autorise, répartit l'*inquisiteur !* L'honneur de la religion, la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées.... Arrêtez ! s'écria la fille ; ce Dieu-là n'est point mon Dieu ; mon Dieu n'est point terrible, il n'est point le Dieu des armées : mon Dieu n'approuve ni ne conduit les persécutions, ni la désolation du genre humain ; il hait la discorde, l'injustice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, et généralement tous ces funestes fruits de l'ambition, du fanatisme et de l'intérêt. Mon Dieu est bon ;

bon ; toute la nature me l'annonce ainsi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne et répand par-tout la terreur et l'effroi : elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel et capricieux, qui *s'abreuve* de sang et de pleurs, ou qui s'appaise par des pratiques insensées, par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ses plus tendres soins, qui nous a prodigué ses largesses, qui nous a donné une raison pour nous conduire dans la jouissance de ses bienfaits : elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la justice, la charité, la bienfaisance, et qui exige de nous la pratique de ces vertus ; un Dieu qui a pitié de nos foiblesses, qui, s'il nous punit, nous punit en pere. Et s'il réserve, ce Dieu, quelque supplice épouvantable, ce n'est que pour les méchans obstinément méchans, et surtout pour ces hommes vains et cruels, qui se sont fait un Dieu semblable à eux, c'est-à-dire, un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions et de tous les vices, un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur et l'opprobre de la nature.

...é, s'écria l'in-
foiblesse ou par ...minable ! il n'y a
vous débiter la ... sse t'avoir inspiré de
glante des cal ... les attributs de la di-
fant, dit l'inq ... ent établis dans l'écriture
sans y pens ... son divin culte, si étroi-
Courage : ... par l'église..... Bourreaux !
particuli ... devoir : arrachez-lui, à force de
es qu ... la confession de ses liaisons avec
l'avo ... son maître, le détail de ses au-
lis ... crimes, et la révélation de ses com-
ic ... plices.

L'inquisiteur eut à peine prononcé ces pa-
roles, que deux de ces quatre spectres qui
oient amené cette créature infortunée,
mirent à la dépouiller des haillons
nt elle étoit couverte : les deux autres
éparerent ce qu'il falloit pour cette exé-
ion.

Le profond silence qui régnoit dans ce
ubre lieu pendant ces préparatifs ef-
yans, la sombre lueur dont il étoit
iiré, les funestes instrumens dont il
it meublé, la douleur, l'accablement de
ictime, les regards irrités des juges,
féroce des bourreaux suspendirent tous
sens, et faillirent de me faire mourir
frayeur et d'angoisse.

)uand cette malheureuse fut entiére-
t dépouillée, à la réserve des parties

on ne nomme pas, les bourreaux lui lierent les mains derriere le dos, y attacherent une corde passée dans une poulie qui étoit à la voûte, et l'éleverent, par ce moyen, aussi haut qu'ils purent. L'ayant tenue quelque tems ainsi suspendue, ils lâcherent la corde, et elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre : cette secousse terrible lui disloqua toutes les jointures; la corde, qui lui serroit les poignets, lui entra dans la chair jusqu'aux nerfs; et la douleur qu'elle en ressentit lui fit pousser des cris effroyables. Un instant après que l'on recommença ce cruel supplice, ses plaintes, ses cris redoublerent; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fut sorciere, parce qu'elle ne l'étoit pas, ni le lieu où son pere s'étoit caché aux poursuites, du *S. office*, ni celui où s'étoient retirés ceux de sa croyance (*b*), parce qu'elle ne le savoit pas, parce qu'elle aimoit mieux mourir que d'exposer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avoit environ une heure qu'on lui faisoit souffrir des tourmens inexprimables, lorsque les forces, lui manquant tout-à-

(*b*) C'étoit apparemment quelques ouvriers que son pere avoit amenés de *Hollande*.

coup, elle parut comme morte. Un des *inquisiteurs* s'etant levé, appliqua sa main infâme sur le sein livide et meurtri de cette malheureuse, et dit, d'un ton de scélérat, *qu'il n'étoit point nécessaire d'appeler le médecin, qu'il suffisoit de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines, pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette essence lui rendit la connoissance; mais elle demeura étendue par terre sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les *inquisiteurs* s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha, dans les termes les plus durs, les blasphêmes inouis qu'elle avoit vomis contre la divinité et son saint culte : il ajouta ensuite qu'elle ne devoit pourtant point désespérer de la miséricorde de Dieu : il lui prôna le zele et la charité du S. *office*, qui ne vouloit point la mort du pécheur, mais le salut de son ame, *etc.* Ce discours, les promesses et les menaces qui le suivirent, ne l'ébranlerent point; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandoit. Mais lorsque cet *inquisiteur* eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : hélas ! *mes peres*, avez-vous renoncé à toute humanité ? ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ? Ah ! considérez ces membres disloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, et ayez pitié d'une

infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur et de désespoir; ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse et de mon triste sort.... Non barbares, s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point faits pour être sensibles; je lis dans vos yeux toute la ferocité des lions et des tigres furieux. Monstres abominables! voici mon corps; jetez-vous dessus; rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer: abreuvez-vous de mon sang; assouvissez votre rage exécrable: je respire encore..... et vous, ô déplorables victimes, qui gémissez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourmens que j'endure adoucir votre malheureux sort, et vous garantir des maux qu'on vous prépare! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux! Elle alloit continuer; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force, qu'elle perdit derechef connoissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la premiere fois, et le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu: après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard et autres matieres pénétrantes, on les lui chauffa

d'une si terrible maniere, qu'en moins d'une heure la chair étoit tellement crevassée, que les nerfs et les os paroissoient de toutes parts. De si horribles tourmens ne furent plus capables de lui arracher une seule plainte : son courage, sa résignation braverent la cruauté des *inquisiteurs* et l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisieme fois, on l'emporta. Et, à ce que j'appris par la suite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en la place publique, où, chargée des imprécations de ses juges, et de l'exécration d'un peuple immense, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que si toutes les vertus morales possibles suffisent pour nous faire tolérer, estimer, honorer les peuples les plus barbares, elle passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin, qui ne prêchoit que la douceur et la charité, et qui mourut sur une croix en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : ô les abominables scélérats que ces *inquisiteurs* ! tout ce que l'on m'avoit conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de

ce que je viens de voir. Je m'étois imaginé que la prudence suffisoit à un homme pour vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle fut ; mais je vois tout le contraire. . . . . Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfans à un bouc infect, étoit du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténebres de l'ignorance ; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrable d'assouvir sa rage de meurtre et de sang. . . . . Quoi ! les prêtres d'un Dieu de vérité, les prêtres d'un Dieu de paix et de miséricorde, non contens de repaître de mensonges et d'impostures l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur aisance et leur opulence ; non contens de leurs querelles intestines, et de la haine implacable qu'ils portent au dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés ; ces prêtres méchans et cruels se sont érigé des tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte ; et, descendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'autel, où, les mains ensanglantées du meurtre de leurs freres, ils osent offrir des sacrifices à l'Eternel. . . .

Grand Dieu, si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime !



CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

Suite de mes aventures.

J'EUS à peine fini ces réflexions que je regrimpai au plus vîte dans la cheminée, et j'entrai dans le grenier que j'avois découvert. Comme il étoit soir, je passai par une lucarne, je courus de toit en toit, et je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir : je n'osois descendre dans aucune maison, de crainte d'être vendu. L'*inquisition* est si cruelle, que si elle venoit à savoir qu'un *Espagnol* eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers, un tel homme seroit sur d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas ; je me mis à descendre dans une de ces maisons, résolu d'assommer de mon ancre, que je tenois toujours, le premier qui s'opposeroit à mon évasion.

Je fus à peine au second étage, qu'une servante, qui faisoit un lit dans une chambre, m'apperçut sur l'escalier. A mon accoutrement, qui étoit une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon visage exténué, à mes yeux étincelans de crainte,

de colere et de désespoir, cette fille me prit pour le diable ; elle poussa un cri épouvantable, et tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison, qui faillit de s'évanouit à son tour lorsqu'il me vit ; mais je le rassurai, je m'approchai de lui, et je le reconnus pour le médecin François qui m'avoit guéri d'un coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son tour, me sauta au cou, m'embrassa et m'arrosa de ses larmes. Etant descendus dans son cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quitté. Il me plaignit de tout son cœur ; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avois eue de parler aux *dominicains* avec aussi peu de retenue que j'avois fait la veille de mon emprisonnement. Comment ! me dit-il, un homme de votre âge a ignoré jusqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expose dans ce pays, lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite et la façon de penser des ecclésiastiques ? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis de ces gens-là, non-seulement en *Espagne*, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je savois, lui répondis-je, que les ecclésiastiques sont très-dangereux en ce pays ;

mais je ne les croyois pas tels que je les connois aujourd'hui : pour ailleurs ils sont beaucoup moins à craindre ; ils piaillent, ils tempêtent, ils tourmentent les gens ; mais ils ne les mettent point à la torture ; ils ne les brûlent pas.

S'il ne les brûlent pas, ce n'est pas leur faute, reprit le médecin : qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu ; qu'on leur permette demain d'établir l'*inquisition* par-tout où elle n'est pas, dans deux mois les bûchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté et de la fureur n'en existe pas moins dans leur ame, quoiqu'il n'y paroisse pas : il ne leur manque qu'une entiere liberté, pour que ce germe se développe, pour qu'il prenne un accroissement subit et prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embraser tout l'univers.

Non contens du mal que certains d'entr'eux ont fait sur la terre, ils ont craint que la postérité sacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entr'autres un *Nicolas Eymeric* (*a*)

(*a*) Ce *Nicolas Eymeric* étoit un *dominicain*, natif de *Girone*. Il fut inquisiteur-général sous le pape *Innocent VI*, puis chapelain de *Grégoire XI*, et juge des causes d'hérésies. Son *directorium inqui-*

a eu l'audace détestable d'avancer dans son *directorium inquisitorum*, que non-seulement les hommes privés, mais que les princes et les rois peuvent être jugés secrétement par l'*inquisition*, sans être entendus, et ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé *Penna*, a orné ce livre exécrable de commentaires non moins horribles; et les éditions d'un tel livre se sont multipliées à la face de l'*Europe* étonnée.

Votre *dominicain* a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la prétraille des premiers siecles, en étalant les prouesses de *S. Cyrille*; mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle point des brouilleries du pape *Victor* avec *S. Irenée* et autres, pour la célébration de la pâque (*b*); ni de celles du pape *Etienne* avec *S. Cyprien* (*c*); ni de la mort de *Priscillien* et de ses *sectateurs*, causée par des *évêques Espagnols* (*d*); ni des violences de *Théophile d'Alexandrie*, de l'orgueil des prêtres des

---

sitorum fut imprimé successivement à *Barcelone*, à *Rome*, à *Venise*, etc. Les éditions les plus completes sont celles où se trouvent les commentaires.

(*b*) EUSEB. *hist. eccl. lib. V. cap.* 23 *et seq.*

(*c*) Vie de *S. Cyprien*, par LE CLERC, biblioth. univers. tom. XII, p. 351 et suiv.

(*d*) SULP. SEVER. *hist. sac. lib. II.*

Gaules (*e*), etc. Cela nous meneroit trop loin ; il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de *pendant* à ce que le bon pere vous a débité.

« L'an 305, dit *M. Fleuri* (*f*), il s'as-
» sembla onze ou douze évêques à *Cirthe*,
» où ils se reprocherent des crimes énor-
» mes. La plupart avoient livré les écritu-
» res aux païens pour éviter la persécu-
» tion, pendant qu'un grand nombre de
» simples fideles l'avoient soufferte cons-
» tamment : d'autres les avoient eux-mê-
» mes jetées au feu. Un *Purpurius* de *Li-*
» *mare* étant accusé d'avoir fait mourir les
» deux enfans de sa sœur, au lieu de s'ex-
» cuser, dit hardiment : *pour moi, j'ai tué*
» *et je tue ceux qui sont contre moi. Ne*
» *m'obligez pas d'en dire davantage ; vous sa-*
» *vez que je ne me soucie de personne.* Dès
» qu'il y eut des empereurs chrétiens, les
» plaisirs commencerent à s'introduire dans
» l'église, et l'on ne voyoit parmi les ec-
» clésiastiques qu'inimitiés et que divi-
» sions. Et parce que les évêques étoient
» riches et considérés, on se servoit de
» toutes sortes de voies pour parvenir à

(*e*) Id. *Dialog. I, cap.* 21.
(*f*) *Hist. eccl.*

» l'épiscopat ; et, quand on y étoit par-
» venu, l'on prenoit une autorité tyranni-
» que. Ces désordres augmenterent tou-
» jours, jusqu'à ce qu'ils vinssent au com-
» ble où on les a vus, comme le savant ar-
» chevêque Irlandois *Usserius* le montre
» par un grand nombre de passages d'au-
» teurs célebres, qui nous ont laissé des
» peintures affreuses de la corruption de
» leurs siecles.

» Les sectes des *nestoriens* et *eutychéens*,
» dit un autre auteur (g), nées en partie
» de l'oisiveté et de la superstition, et en
» partie des haines particulieres, de l'en-
» vie et de la malignité des ecclésiasti-
» ques, mirent la derniere main à l'into-
» lérance en matiere de religion. Il est vrai
» qu'elle étoit déja née (*h*), cette intolé-
» rance ; mais elle n'avoit pas encore exercé
» sa tyrannie avec toutes les cruautés dont
» elle a été accompagnée depuis le mal-
» heureux siecle auquel on se divisa pour
» des opinions, *desquelles il auroit été aisé*

(g) Dissertations historiques, etc. imprimées à *Amsterdam* en 1707, p. 8, 9. — Voyez, pour le cinquieme siecle, les passages *d'Isidore de Damiete* cités dans les *épit. eccl. et crit.* de *M. le Clerc*, p. 167 *et suiv.* quatr. édit.

(*h*) *V.* Amm. Marcell. *lib. XXII, cap.* 5, p. 327. *édit.* Gronov.

» *de convenir, si l'esprit du christianisme*
» *avoit présidé dans les assemblées des eccle-*
» *siastiques*. Depuis ce tems-là on ne vit
« en *orient* que proscriptions, que massa-
» cres, que fureurs. *Je passe sous silence*,
» dit un évêque du V siecle, persécuté
» pour le *nestorianisme*, *les chaînes*, *les*
» *cachots*, *les confiscations*, *les notes d'in-*
» *famies*, *ces massacres dignes de compas-*
» *sion*, *dont l'énormité est telle*, *que ceux*
» *mêmes qui ont le malheur d'en être les*
» *témoins*, *ont peine à les croire verita-*
» *bles* (*i*). Cela alla toujours depuis en
» augmentant. L'empereur *Justinien* ne
» voulut pas avoir moins de zele que les
» prélats du V et du VI siecle. *Il ne*
» *croyoit pas*, dit Procope (*k*), *commettre*
» *un homicide*, *quand ceux qu'il condam-*
» *noit à mort faisoient profession d'une au-*
» *tre religion que la sienne*. L'univers vit
» commettre, dans ces malheureux siecles,
» des cruautés effroyables. On soutenoit
» des sieges dans les monasteres, on se
» battoit dans les conciles, on entroit à
» main armée dans les églises (*l*), on trai-

(*i*) Etherius, *Tyranorum episcop. inter opera Theodoreti*, *tom V*, *p.* 688 *et* 689.

(*k*) Procope, *anecd. cap.* 13.

(*l*) Eutichii, *annales*, *p.* 155.

» toit avec la derniere cruauté tous ceux » que l'on soupçonnoit de favoriser *des* » *opinions qui souvent n'étoient entendues* » *de personne, non pas même de ceux qui* » *les défendoient avec le plus d'entêtement et* » *d'opiniâtreté.* »

Après le VI siecle, les papes, les évêques et tous les ecclésiastiques en général devinrent encore pires que ceux qui les avoient précédés. L'ignorance, l'imposture, la superstition, le fanatisme, les persécutions, les cruautés de toute espece augmenterent de siecle en siecle; et l'enfer infesta l'église de tant d'abominations (*m*), que les che-

(*m*) *Voyez* les mém. anal. et autres monum. de l'hist. eccl. Ils sont remplis de faits qui confirment ce que le médecin avance *ici*. *S. Bernard* même, tout abbé qu'il étoit, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des ecclésiastiques de son tems. « Curritur passim ad sacros ordines, *dit-il*, et reverenda ipsis quoque spiritibus angelicis ministeria homines apprehendunt sine reverentiâ, sine consideratione, in quibus pessima fortè appareat intra parietes abominatio, si, juxta Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem post fornicationes, post adulteria, post incestus, nè ipsæ quidem, apud aliquos, ignominia passiones, et turpitudinis opera desunt. Utinam non fierent, quæ usque adeo non conveniunt! Utinam nec apostolum hoc scribere, (*Rom. I*, 28) nec nos dicere oporteret, ut nec dicentibus crederetur, quòd humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido!

veux me dressent d'horreur quand j'y pense.

Le médecin alloit continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude, qu'il prit le parti de se taire. Il ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser ; qu'il se faisoit fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchissement, il me rasa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, et me fit une couronne de prêtre; puis il me donna un habit et un manteau noirs ; sa domestique me fit un petit collet, et il me dit que c'étoit dans cet équipage qu'il vouloit que je

---

Numquid non olim civitates illæ spurcitiæ hujus matres divino prædemnatæ judicio, et incendio sunt deletæ ? Numquid non ipsam, utpote consciam tantos confusionis tellurem absumpsit ignis, sulphur, et spiritus procellarum ? Quis reædificavit urbes flagitii ? quis turpitudinis mœnia dilatavit ? quis extendit propagines virulentas ? Vœ ! vœ ! Inimicus hominum sulphurei illius incendii reliquias infœlices circumquaquè dispersit : execrabili illo cinere ecclesiæ corpus aspersit ; et ipsorum quoque ministrorum ejus nonnullos, sanie fœtidissimâ, spurcissimâque respersit. Ingrediuntur cum hac macula templum Dei viventis ; inhabitant cum hac macula, templum sanctum Domini polluentes, judicium multiplex accepturi, quòd et tam gravissimas conscientias gerunt et nihilominus se ingerunt in sanctuarium Dei. *Sermo ad cler. de contemt. mundi, sive de pers. substinenda*, cap. 39.

partisse le lendemain matin à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante *piastres*, et me pria de lui écrire lorsque je serois en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avoit pour moi ; nous nous dîmes *adieu*, et je partis.

Fin du troisieme Tome.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome III.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



